

LE FORUM

BULLETIN DU RÉSEAU DES
FORUMS ANDRÉ-NAUD



rfan

Mai 2014
Numéro 29

TABLE DES MATIÈRES

	Page
LIMINAIRE	3
SECTION 1 : ACTUALITÉS	
✠ Théologie de la libération <i>par Marcelo Barros</i>	7
✠ Délitement de la religion <i>par Jean-Pierre Proulx</i>	11
✠ Demande de synthèse (Montréal) <i>par Jean-Guy Larin & André Gadbois</i>	13
✠ AÉCQ synthèse <i>par André Gadbois</i>	14
✠ J'étudie la matière et je trouve l'Esprit <i>par Maurizio Gronchi</i>	15
SECTION 2 : DOSSIERS	
✠ CÉCC synthèse <i>par Mgr Patrick Powers</i>	20
✠ Publication des évêchés <i>par Samuel Lieven</i>	21
✠ Pardonner les remariages <i>par Sandro Magister</i>	23
✠ Sanhédrin et pots-de-vin <i>par Alberto Maggi</i>	27
✠ Un archevêque dans sa tour d'ivoire <i>par Jonathan Guilbault</i>	34
SECTION 3 : SPIRITUALITÉ	
✠ Sens de la marche <i>par Jean-Yves Leloup</i>	36
✠ La croix <i>par Hans Küng</i>	46
✠ Parole des 5 cloches <i>par Pierre-Gervais Majeau</i>	49
✠ Papillon <i>auteur inconnu</i>	51
SECTION 4 : VIE DU RÉSEAU	
✠ Lettre à mes frères évêques <i>par Dominique Boisvert</i>	52
✠ Projet de loi 52 et Mgr Lépine <i>par FAN de Montréal</i>	54
✠ Vidéo : De Rome à chez nous <i>par FAN de Trois-Rivières/Nicolet</i>	55
✠ Lettre pour le premier mai <i>par le Parvis de Québec et le RFAN</i>	57
INSCRIPTION AU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD	61
CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES	63

LIMINAIRE

André Gadbois

pour l'équipe éditoriale

À l'occasion de la XLVIII^e journée mondiale des communications sociales, François, l'évêque de Rome, écrivait dans son message: « Le témoignage chrétien ne se réalise pas avec le bombardement de messages religieux, mais avec la volonté de se donner soi-même aux autres *à travers la disponibilité à s'impliquer avec patience et respect dans leurs questions et leurs doutes, sur le chemin de la recherche de la vérité et du sens de l'existence humaine.* (en italique : Benoît XVI lors de la 47^e journée mondiale et cité par François)... Le défi nécessite profondeur, attention à la vie, sensibilité spirituelle... Notre rayonnement ne provient pas de trucages ou d'effets spéciaux, mais de notre capacité de nous faire proches de toute personne blessée que nous rencontrons le long de la route, avec amour, avec tendresse. »

Plusieurs pasteurs en autorité, mitrés ou non, vivent encore dans et pour le temple; celui de Rome a choisi la rue. Les premiers sont des grands prêtres accrochés aux rites et à l'expansion de la doctrine; l'autre est un pasteur, une sorte de bon Samaritain dont Jésus a fait l'éloge et qui par la compassion cherche à redonner à ceux et celles qu'il croise leur beauté et leur dignité. Dans le journal *Le Devoir* du 31 mars 2014, Jean-Pierre Proulx commentait un sondage CROP mené du 13 au 16 février 2014 auprès de 1000 adultes et réalisé pour l'émission *Second regard* diffusée la veille. Il y écrivait qu'au moins 60% des Québécois se déclarent catholiques même si 54% de ces catholiques accordent peu ou pas d'importance à la religion : catholiques parce que baptisés! Quant à la pratique dominicale, elle a atteint un creux inégalé : 8% des catholiques déclarent participer à un service religieux hebdomadairement. En fait 82% ne mettent jamais les pieds à l'église sinon lors d'occasion spéciale comme un mariage, des funérailles ou un baptême. Les jeunes de 18 à 34 ans se distinguent très significativement de leurs aînés par

leur prise de distance vis-à-vis de la religion. « Croyez-vous que Jésus est le sauveur de l'humanité? » 56% ne le croient pas (30%) ou ne savent pas (26%). L'école publique n'est plus confessionnelle et l'immense majorité des enfants ne mettent plus les pieds à l'église... La conclusion de Jean-Pierre Proulx : le défi de l'Église du Québec est de trouver dans l'impulsion donnée par François la voie de son renouveau.

Devant ce constat qui n'est pas propre au Québec, « les trucages et effets spéciaux » ne sont pas les bons outils pour semer l'espérance et faire arriver de bonnes nouvelles pour les pauvres; notre « capacité de nous faire proches de toute personne blessée » aura plus de rayonnement et de connivence évangélique. Il a déjà été affirmé à une assemblée générale de notre Réseau que très souvent la « vraie » vie se passe au sous-sol de l'église et non en haut : en bas ça travaille fort à changer le monde, en haut ça cherche à déranger le moins possible; et quand quelqu'un passe de bas en haut, il est souvent déçu par l'inertie. Heureusement il y a des exceptions... et j'en connais.

En 2012, dans son livre « Les signes des temps », Jean Vanier écrivait : « Le renouveau de l'Église et la nouvelle évangélisation passent par la RENCONTRE avec les PERSONNES brisées par la misère et l'isolement. » (p. 141) Il faut relire Isaïe 58 pour réaliser dans sa chair la force de cette phrase de monsieur Vanier. Dans cette même lettre à l'occasion de la XLVIII^e journée mondiale des communications sociales, l'évêque de Rome écrit : « Je le répète souvent : entre une Église accidentée qui sort dans la rue, et une Église malade d'autoréférentialité, je n'ai pas de doutes : je préfère la première. Et les routes sont celles du monde où les gens vivent, où l'on peut les rejoindre effectivement et affectivement. »

Dans la section ACTUALITÉS de ce Bulletin numéro 29, vous pourrez prendre connaissance de deux lettres de demande de la synthèse des réponses apportées au questionnaire sur la famille en vue du prochain synode : ces réponses sont « des routes du monde où les gens vivent. » Pourquoi hésiter à nous les faire connaître? Vous pourrez aussi parcourir ce texte de Jean-Pierre

Proulx sur le délitement de la religion (sondage CROP) paru dans le journal *Le Devoir*. Le moine et théologien/bibliste Marcelo Barros nous assure qu'il est possible de voir dans les paroles et les gestes du pape des signes d'approbation de la Théologie de la libération, mais le plus urgent est de discerner ce que François nous dit qui peut servir à une revitalisation de la TdL. Le dernier texte de cette section signé par Maurizio Gronchi illustre comment, depuis la condamnation de Teilhard de Chardin par le Saint Office le 30 juin 1962, la pensée du jésuite a permis progressivement, comme une source souterraine, une belle constatation : « où reconnaître les fruits mûrs du Verbe incarné, crucifié et ressuscité, sinon dans la croix de l'homme et du monde où, comme nous le lisons dans *Gaudium et Spes* (n ° 22), continue et se perpétue le mystère pascal? »

Dans la section 2 nommée *Dossiers*, Mgr Patrick Powers, secrétaire général de la CÉCC, répond timidement à la demande du RFAN d'obtenir la synthèse canadienne des réponses au questionnaire sur la famille acheminée à Rome : pourtant certaines conférences épiscopales ont diffusé leurs résultats (voir le texte de Samuel Lieven dans cette section). Dans ce message de François dont nous citons des extraits précédemment, l'auteur souligne que « dialoguer signifie être convaincu que l'autre a quelque chose de bon à dire, faire de la place à son point de vue, à ses propositions. Dialoguer ne signifie pas renoncer à ses propres idées et traditions, mais à la prétention qu'elles soient uniques et absolues. » Par leurs réponses à ce questionnaire sur la famille, les chrétiennes et chrétiens catholiques ont signifié leur désir d'être traités en égaux avec leurs pasteurs : espérons que leur désir se réalisera. Dans un texte de cette section, Jonathan Guilbault de Montréal exprime sa déception en constatant l'absence de communication de la part de son évêque. Dans un autre ordre d'idées, Sandro Magister relate comment, au cours des siècles, des gens ont cherché des solutions saines et nettes pour épauler les personnes mariées qui ont dû divorcer. Il y a de l'espoir... Enfin Alberto Maggi, dans son texte « Sanhédrin et pots-de-vin » décrit de belle façon comment Jésus a cherché à désacraliser la religion en vigueur à son époque : « On t'a fait savoir ce qui est bien et ce que le Seigneur réclame de toi : pratiquer la justice, aimer la piété, marcher humblement avec ton

Dieu.» (Mi 6,6-8 ; 1 S 15,22) La relation à Dieu ne s'établit pas à travers le culte, mais dans la vie: « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice.» (Os 6,6; Mt 9,13)

La section 3 est réservée à la spiritualité; quatre textes nous sont proposés : celui de Jean-Yves Leloup (Sens de la marche). Quelles différences entre le touriste qui marche, le randonneur qui marche et le pèlerin qui marche! Le grand commandement adressé au pèlerin comme à toute l'humanité, c'est « shema » écoute! Merci à Guy Demers (FAN de Montréal) de m'avoir fait parvenir cet extrait du livre de Hans Küng publié en 2014 : *Jésus*. Un texte merveilleux sur ma croix et sur celle de Jésus. Pierre-Gervais Majeau de Joliette nous offre la parabole des 5 cloches. Et finalement un auteur inconnu a écrit « Papillon » : un texte de grande sagesse.

La dernière section (4) s'intitule La vie du Réseau. Elle donne un aperçu des routes sur lesquelles marchent présentement des personnes en solitaires ou en solidarité : Dominique Boisvert (FAN de Montréal) entre en dialogue avec ses frères évêques québécois, deux membres du FAN de Montréal cherchent à rejoindre leur évêque, les membres du FAN de Trois-Rivières/Nicolet marchent joyeusement sur la route médiatique avec François, l'évêque de Rome, et notre Réseau s'est joint au Parvis de Québec pour interpellier la société devant la détérioration des conditions de vie des travailleurs au sort précaire.

« Car vois-tu au camp mon garçon On se moque du mauvais temps. Si tu as du cran mon garçon Prends ton sac et va't-en! » Durant les années 55, j'ai chanté ces paroles sur de nombreuses routes du Québec, foulard au cou et chapeau scout/béret routier sur la tête. Barbouillé de joie et d'audace. Alors bonnes vacances, bon été, et prenons la route du dialogue!



A
C
T
U
A
L
I
T
É
S

SECTION 1

**DANS LE TEMPS
DE L'ÉVANGILE**

(Le pape François et
la Théologie de la libération)

Marcelo Barros

Depuis que François a été élu évêque de Rome, le thème de la Théologie de la libération revient de façon récurrente lorsqu'on parle du Vatican et des positions du pape. En septembre 2013, le pape a reçu en audience privée le théologien péruvien Gustavo Gutierrez qui vient de publier en italien un livre écrit avec le cardinal Müller, actuel président de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

De fait, tous ceux et celles qui font de la Théologie de la libération (TdL) ont affirmé que, le plus important ce n'est pas la TdL, mais le processus social et politique de libération, aujourd'hui plus nécessaire que jamais sur tous les continents. Donc, il ne s'agit pas de savoir si le pape adhère à la Théologie de la libération. Ce qui est important, c'est de voir qu'il est sensible et attentif aux problèmes que cette théologie signale et dénonce dans le monde entier. Et

cela, le pape le fait, que ce soit à l'occasion de ses discours et de ses entrevues, lors de son voyage à l'île de Lampedusa pour démontrer sa solidarité envers les immigrants persécutés, dans son exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* (n.53-60).

Le 5 décembre dernier, l'Académie des sciences du Vatican, à la demande du pape François, a invité des représentants des mouvements sociaux du monde entier pour approfondir le thème d'une économie d'exclusion et comment pouvons-nous faire face à cela.

Ceux et celles qui écoutent les discours clairs et forts du pape ont l'impression qu'il est en train de suivre le mouvement le plus récent de la Théologie de la libération qui se révèle non seulement en Amérique latine mais au niveau international. Jusqu'à aujourd'hui, toujours liés aux forums sociaux mondiaux, ont été réalisés quatre forums mondiaux de Théologie et Libération, avec la participation de théologiens et de théologiennes européens, nord-américains, asiatiques et africains, en plus des camarades qui les ont préparés et coordonnés depuis Porto Alegre, au Brésil.

1 – Actualité de l'Évangile

La présence simple et sympathique du pape François et les positions qu'il a prises me rappellent un épisode que j'ai vécu. Il y a de cela un peu moins de 50 ans, j'accompagnais à titre de secrétaire et de conseiller, Mgr Helder Camara, alors évêque d'Olinda et de Recife. Nous avons dans les archives une lettre personnelle que, en 1966, Dom Helder Camara envoya à son ami de longue date, le pape Paul VI. Dans cette lettre, cet évêque prophète proposait au pape de poser un geste prophétique. Le pape devait renoncer à être chef d'État pour redevenir le simple évêque de Rome et en tant que tel, pasteur de l'unité des Églises. Pour signifier cela, selon cette lettre, le pape devait confier la cité du Vatican aux Nations Unies (à l'Unesco) et déménager à Saint-Jean de Latran, première résidence des évêques de Rome.

Quelques semaines plus tard, l'évêque de Recife reçut une correspondance du Vatican. Dans la lettre, le cardinal Villot, secrétaire d'État, écrivait : « Le Saint Père vous remercie pour votre lettre, mais il vous rappelle que nous ne sommes plus au temps de l'Évangile. » Dom Helder fut attristé de cette réponse. S'il était vivant aujourd'hui, il serait sûrement heureux et dirait : "Finalement, après Jean XXIII, nous avons au Vatican un chrétien qui croit et exprime publiquement l'actualité de l'Évangile de Jésus. Nous vivons dans le temps de l'Évangile. Même si le pape ne peut pas encore

déménager à Saint-Jean de Latran, ou il pense qu'il ne devrait pas, pour le moment, renoncer à être chef d'État, il donne déjà des signes qu'il perçoit les contradictions et il démontre une liberté intérieure qui va dans la direction vers laquelle l'Évangile l'appelle.

2 – L'évêque de Rome

En mars 2013, lors du dernier conclave, un journaliste brésilien m'a demandé comment je voyais l'éventualité de l'élection d'un pape brésilien ? Je lui ai répondu que je ne désirais pas cela, que je préférais avoir un pape italien qui serait évêque de Rome et qui respecterait l'autonomie et l'ecclésialité propre à chaque Église locale. Lorsqu'il fut clair que l'élu serait Bergoglio, je me suis rendu compte que, dans la réalité ecclésiale actuelle, l'élection de François avait été une bénédiction. Je ne souhaitais pas avoir un pape de la Théologie de la libération, mais un pape qui accepte la pluralité du monde et des Églises. Cela m'apparait être un bon signe que, depuis son élection, le pape actuel donne au monde.

En général, les journalistes attirent l'attention sur la simplicité avec laquelle il se présente et comment il affronte avec sincérité les questions complexes, morales et institutionnelles. Je pense que sa prise de position la plus audacieuse, depuis le moment de son élection, c'est de s'être toujours présenté comme « l'évêque de Rome ». Théologiquement, cela me semble plus important et

transformateur que ses positions éthiques et théologiques, parce que cela permet à l'Église de revenir au respect de la diversité des disciplines, des liturgies et même des théologies présentes sur différents continents et à l'intérieur de différentes réalités locales.

En tant qu'évêque de Rome et primat de l'unité des Églises, le pape reprend l'ecclésiologie du Concile Vatican II dans son intuition de valorisation des Églises locales (particulières). Et, en insistant à ce que les prêtres et les évêques retournent à leur base et cherchent à servir aux marges de leur paroisse ou de leur diocèse, François reprend la doctrine de la seconde assemblée des évêques latino-américains, celle de Medellin (1968) qui proposait : « Une Église servante et pascale, engagée à la libération de tout être humain et de chaque personne dans son intégrité » (Med. 5,15). C'est ici que se situe le fondement premier de la Théologie de la libération. Selon moi, l'important c'est que François a ouvert un dialogue avec toute la théologie, n'importe laquelle, parce que les deux papes précédents n'acceptaient que les théologiens de la cour. Il n'y avait plus de place dans l'Église pour une théologie qui n'était pas une simple répétition des encycliques et des documents romains.

Dans le protagonisme du pape François, il y a un problème. Si la sympathie d'un pape charismatique fait paraître positive une

structure qui en soi est mauvaise et qui doit changer (la structure actuelle de la papauté avec sa vision de chrétienté), il ne ferait pas de bien à l'ensemble de l'Église. La figure de ce pape communicatif et simple est bonne pour créer un autre climat et rendre possible les changements dans les Églises locales, mais il s'avère fondamental que l'Église ne demeure pas centrée sur le Vatican.

3 – Interpellation à la Théologie de la libération

Il est possible de voir dans les paroles et les gestes du pape des signes d'approbation de la Théologie de la libération, mais le plus urgent est de discerner ce que François nous dit qui peut servir à une revitalisation de la TdL. Sans aucun doute, ses avertissements pour que toute l'Église hiérarchique ne perde pas le contact avec les bases et, au contraire, vivent une nouvelle insertion, sont très importants et utiles pour tous ceux et toutes celles qui font une théologie engagée à partir de leur pratique. Malheureusement, au cours des dernières décennies, la tentation académique menace des secteurs autrefois très engagés avec les mouvements de base. Il est nécessaire de revenir à cela, que ce soit pour appuyer la réforme ecclésiale proposée par le pape, ou pour apporter une vitalité nouvelle à notre théologie.

Dans les années 1970 et au début des années 1980, certains groupes de camarades

recherchaient à dialoguer et à s'insérer dans les groupes sociaux qui s'efforçaient de changer le monde. Aujourd'hui, depuis le début de ce siècle, l'Amérique latine assiste à un processus social et politique nouveau dans différents pays du continent. Lors de l'une de ses audiences, le pape fit allusion à l'intégration latino-américaine. Sans doute s'agit-il d'un champ où la Théologie de la libération doit entrer et participer.

Le processus bolivarien n'est pas uniquement une question de gouvernements comme ceux de Nicolas Maduro, de Rafael Correa et d'Evo Morales. C'est davantage que cela, c'est un processus qui provient de et qui est supporté par les communautés indigènes et les mouvements populaires avec la participation de plusieurs chrétiens de la base. Il est urgent que la Théologie de la libération participe à cela. C'était l'intuition de mon maître, le père Joseph Comblin, qui comme théologien est souvent allé au Venezuela et qui avait même accepté d'être observateur international lors de l'une des élections présidentielles.

Cette intuition de Comblin s'ajoute à celle de pionniers comme Helder Camara qui déjà en 1965, dans l'une de ses lettres écrites du Concile, défendait la nécessité du bolivarianisme comme acte de décolonisation de nos pays en relation à l'empire et d'intégration de nos peuples en une seule et grande patrie. Aujourd'hui, plus qu'en

cette époque, cette insertion s'avère nécessaire et urgente. Je pense qu'il faut espérer que, pour les frères et les sœurs qui font la Théologie de la libération, les paroles et les gestes du pape François signifient davantage que ce qu'elles disent et résonnent comme les mots de l'Ange de l'Apocalypse à l'Église d'Éphèse : « Retourne à ton premier amour » (Ap 2,5). Pour la Bible, le premier amour c'est l'Exode et le temps de la lutte pour la terre dans le désert (Cf. Jr 2,1-2; Os 2,16-21). Pour l'Église latino-américaine qui connaît son identité depuis l'assemblée des évêques à Medellin, ce premier amour ne peut être que revenir à la mystique du Règne de Dieu, dans l'insertion concrète avec le peuple qui lutte pour sa libération.

Marcelo Barros est moine bénédictin, théologien et bibliste. Il est actuellement coordonnateur latino-américain de l'Association œcuménique de théologiens et de théologiennes du tiers-monde (ASETT), conseiller, au Brésil, des communautés ecclésiales de base et des mouvements sociaux. Il a publié 45 livres dans différentes langues et il collabore avec différentes revues internationales de théologie.



LE DÉLITEMENT DU CATHOLICISME QUÉBÉCOIS

Par Jean-Pierre Proulx,
journaliste et
professeur retraité

Le Devoir - 31 mars 2014

Les Québécois sont de moins en moins présents dans les Églises. La majorité affirme ne les fréquenter que lors d'occasions spéciales, comme des mariages ou des funérailles. Au moins 60 % des Québécois se déclarent catholiques. Néanmoins, au-delà de cette référence identitaire, l'appartenance réelle à l'Église a fondu comme neige au soleil. Et leur foi vacille dangereusement. Bref, le catholicisme québécois se délite. Pendant ce temps, l'athéisme et l'agnosticisme progressent : 17 % se déclarent sans religion.

C'est ce que révèle le sondage CROP réalisé pour l'émission *Second regard* de Radio-Canada diffusé dimanche. Il a été mené du 13 au 16 février dernier auprès de 1000 adultes au moyen d'un panel Web. La société d'État a bien voulu nous en communiquer les résultats complets. Premier constat majeur : la religion comme valeur est dorénavant l'affaire d'une minorité : 58 % des Québécois et 54 % des catholiques accor-

dent peu ou pas du tout d'importance à la religion. Mais elle est une réalité complexe. Distinguons.

La religion joue d'abord une fonction identitaire. Si 59 % des Québécois, pratiquants ou non, se déclarent catholiques, c'est qu'ils disent avoir été baptisés (59 %). Pourtant parmi ces derniers, le tiers ne se « considèrent » pas comme catholique ou ne savent pas trop. Le catholicisme québécois revêt traditionnellement une dimension nationale : la majorité des Québécois, soit 53 %, estiment « que le catholicisme doit demeurer un trait particulier des valeurs québécoises ». Au demeurant, 60 % des Québécois en général, sinon 70 % des catholiques sont d'accord pour que l'État subventionne la rénovation des lieux de culte patrimoniaux. C'est même le cas de 36 % des « sans religion ».

L'appartenance communautaire. En principe, la religion se vit avec d'autres et dans l'obéissance aux normes et pratiques prescrites par l'autorité. À cet égard, une courte majorité, 52 % des catholiques disent guider leur vie selon les enseignements de l'Église. Quant à la pratique dominicale, elle a atteint un creux inégalé : 8 % des catholiques déclarent participer à un service religieux hebdomadairement. On atteint 15 % avec les pratiquants occasionnels. En fait, 82 % ne mettent jamais les pieds à l'église sinon lors d'occasion spéciale, comme les funérailles, les baptêmes ou mariages. Et ce n'est guère différent en région. Pourtant, ô

paradoxe, 59 % des catholiques souhaitent pour eux-mêmes des funérailles catholiques.

Formulons une hypothèse : les funérailles renvoient à la fois à la fonction identitaire de la religion et aux croyances qu'elle propose, en particulier à l'égard du sens de la vie. Elles constituent l'ultime expression de la foi. Et pour l'avenir ? À terme, s'annonce une minorisation probable du catholicisme québécois. En effet, 60 % des répondants catholiques déclarent qu'ils parlent rarement ou jamais de la religion à leurs enfants. L'école publique n'est plus confessionnelle et l'immense majorité des enfants ne mettent plus les pieds à l'église. Du reste, sur à peu près toutes les variables, les jeunes de 18 à 34 ans se distinguent très significativement de leurs aînés par leur prise de distance vis-à-vis de la religion.

Les croyances. Entre l'identité et l'appartenance logent les croyances. Elles forment l'assise de la religion. Au total, 58 % des Québécois disent croire en Dieu et 69 % des catholiques. Presque le tiers sont donc passés du côté de l'athéisme ou davantage de l'agnosticisme. Surtout, les croyances centrales du christianisme se diluent. Quelque 56% des catholiques estiment le message de Jésus toujours pertinent et 55 % voient en Jésus de Nazareth « le fils de Dieu ». Mais pour 45 % d'entre eux, il est un philosophe, un illuminé, un prophète,

un homme ordinaire. Et à la question : « Croyez-vous que Jésus est le sauveur de l'humanité », la majorité bascule : 56 % ne le croient pas (30 %) ou ne savent pas (26 %). Bref, à l'égard ces deux énoncés qui forment le coeur de la foi chrétienne, les catholiques québécois sont pratiquement au bord de la rupture.

Sur le plan sociologique, ces données confirment le degré avancé de sécularisation du Québec et à un niveau qu'on ne pouvait pas prévoir au tournant des années 60. Les conséquences sociales, voire politiques, du phénomène se sont déjà largement manifestées jusqu'à l'actuel débat sur la charte des valeurs. Sur le plan ecclésial, les enjeux et les défis sont tout autres. L'automne dernier, le pape François publiait une « exhortation apostolique » sous le titre « La joie de l'évangile ». Il y pressait les catholiques à s'en montrer les « témoins ». Il leur proposait à cet égard les voies à emprunter, y compris celle de la dimension sociale. On a vu comment sa critique radicale du capitalisme a provoqué une onde de choc dans les milieux conservateurs, en particulier aux États-Unis. Le défi de l'Église du Québec est de trouver dans l'impulsion donnée par François la voie de son renouveau.



DEMANDE DE SYNTHÈSE (MONTRÉAL)

*Jean-Guy Larin et
André Gadbois*

Laval, le 6 mars 2014

M. Christian Lépine
Archevêque de Montréal
2000 rue Sherbrooke ouest
Montréal H3H 1G4

OBJET: publication de la synthèse des réponses envoyée au nom de notre diocèse pour la préparation du synode sur la famille 2014

M. l'Archevêque,

Le pape François a souhaité consulter largement le peuple de Dieu partout dans le monde sur quelques questions pastorales autour du thème de la famille en vue de la préparation du synode 2014. L'équipe de Montréal du Réseau des Forums André-Naud a eu l'occasion d'y participer, malgré les délais très serrés qui grevaient cette consultation.

Nous avons été étonnés d'apprendre que la synthèse des réponses envoyées au nom des catholiques canadiens ne sera pas rendue publique, selon les demandes formulées par les autorités vaticanes. D'autres évêchés ont passé outre en publiant soit la synthèse de leur pays, soit un résumé qui en donne les grandes lignes. L'exercice de consultation appelle la transparence dans les résultats qui en ressortent. Comment reconnaître les accents qui sont les nôtres autrement que par oui-dire ? Ce serait plus que dommage.

Nous venons donc vous demander de rendre publique la synthèse diocésaine élaborée en lien avec l'Office de la Famille sur le questionnaire du synode 2014 sur la famille. Nous serons heureux de voir cette synthèse rendue accessible sur le site web du diocèse pour le bénéfice du plus grand nombre. Peut-être vaudra-t-il même la peine de préparer un communiqué ou une conférence de presse ?

Vous sachant désireux de dialoguer avec vos diocésains, il y aurait là une magnifique occasion d'entendre leurs points de vue.

« Enracinés dans la Parole », est le thème du Carême 2014. Ce ne peut être dans le secret que sont favorisés les liens de la communion et de la confiance. Et la Parole de Jésus nous relance sans cesse sur un chemin de persévérance et d'audace. Ce

serait ainsi un pas intéressant de voir publier la synthèse de notre diocèse.

Avec l'expression de nos sentiments distingués, et ceux de toute l'équipe de Montréal du Réseau des Forums André-Naud,

Jean-Guy Larin
Délégué à l'équipe nationale

André Gadbois
Délégué à l'équipe nationale



AÉCQ SYNTHÈSE

André Gadbois

Laval, le 9 mars 2014

Mgr Pierre-André Fournier, président
Assemblée des évêques catholiques
du Québec
3331 rue Sherbrooke Est
Montréal H1W 1C5

Monseigneur,

Les membres des différents Forums André-Naud du Québec ont été très heureux de participer à la consultation sur LA FAMILLE menée par le Vatican pour préparer le prochain synode (octobre 2014). Leurs textes ont été acheminés à la fois au président de la CÉCC, à celui de l'AÉCQ et à chacun de leur évêque respectif. Toutefois notre joie a tiédi sérieusement en apprenant que les textes/synthèse élaborés par la Conférence des évêques catholiques du Canada à partir des réponses reçues ne seraient pas rendus publics en conformité avec les demandes des autorités vaticanes. Cependant certains évêchés ont passé outre à cette demande ou en ont publié un résumé.

Ne pensez-vous pas que l'exercice de consultation qui vient d'être menée mériterait plus de transparence pour éviter les ouï-dire et la méfiance, et surtout pour nourrir la collaboration jusqu'au bout? Dans l'Église du Québec, deux grandes enquêtes ou commissions se sont déjà déroulées et après chacune, les résultats ont été rendus publics : en 1972 la Commission d'étude sur les laïcs et l'Église a produit un rapport synthèse publié chez Fides et en 1992 le Comité de recherche de l'Assemblée des évêques du Québec a déposé chez Fides son bilan d'enquête nommé RISQUER L'AVENIR. Quelle belle confiance et quel respect du

Peuple de Dieu ont été manifestés par le dépôt de ce Rapport et de ce Bilan!

Les membres du Réseau des Forums André-Naud s'interrogent sur ce silence qui entoure les rapports synthèse et, inspirés par André Naud, se demandent : « *Quand on est coresponsable et on participe au magistère de l'Église, a-t-on le droit de se réfugier... dans le silence? Ne rien dire, quand on est coresponsable, n'est-ce pas d'une certaine manière entériner?* »¹ Pour favoriser les liens de la communion et de la confiance, ne serait-il pas pertinent que vous donniez aux chrétiennes et chrétiens catholiques du Québec un aperçu de leurs réponses au questionnaire du Vatican? Nous le souhaitons beaucoup afin de poursuivre **avec vous** la réflexion et la collaboration commencées.

Nous vous remercions grandement de l'attention que vous porterez à nos questions et vous saluons respectueusement,

André Gadbois, coordonnateur du RFAN

¹ NAUD, André, *Pour une éthique de la parole épiscopale*, Fides 2002, p. 53

**DANS LA PENSÉE
DE PIERRE TEILHARD DE
CHARDIN.
« J'ÉTUDIE LA MATIÈRE ET
JE TROUVE L'ESPRIT. »**

Dimanche 29 décembre 2013 -
L'Osservatore Romano - Le Vatican -

Maurizio Gronchi

Aujourd'hui et de plus en plus, les études théologiques prennent en compte la composante dynamique et évolutive de l'univers et de l'homme. Le Jésuite français Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) est désormais reconnu comme un précurseur. Il est évident que la science et la foi doivent à ce savant extraordinaire une contribution décisive à la possibilité d'un dialogue, chacune restant dans son domaine propre, au-delà d'un concordisme naïf et de lectures récurrentes et hostiles.

Il faut remonter au *Monitum* controversé et douloureux publié par le Saint-Office le 30 juin 1962 : « Certaines œuvres, même posthumes, du Père P. Teilhard de Chardin, se répandent et connaissent un succès qui n'est pas mince. Sans juger ce qui concerne les sciences positives, il est suffisamment manifeste qu'en matière philosophique et théologique lesdites œuvres fourmillent d'ambiguïtés ou plutôt d'erreurs graves qui portent atteinte à la doctrine catholique ».

Un bref commentaire du texte, sans signature, fut publié par "L'Osservatore Romano" du même jour sous le titre « Pierre Teilhard de Chardin et ses réflexions sur le plan philosophique et religieux ». Dans cet article étaient expliquées les raisons de la condamnation et de l'avertissement péremptoire : ses œuvres philosophiques et théologiques, à la différence de celles de nature scientifique, dont le mérite n'était pas discuté, contenaient des erreurs graves et des ambiguïtés dangereuses. Malgré la gravité des opinions exprimées sur la méthode et sur la pensée du Jésuite, l'article entendait préserver la mémoire de la personne : « Nous voulons admettre que Teilhard, personne privée, a eu une vie spirituelle intense. Il est évident que nous ne voulons pas condamner la personne, mais la méthode, la pensée. » De fait, malgré le *Monitum*, les mérites incontestables de sa contribution furent reconnus, et des études sérieuses et sereines sur sa pensée furent entreprises et continuent de l'être aujourd'hui, avec de bons résultats et de nouveaux défis.

De nos jours, plus d'un demi-siècle après le *Monitum*, adressé en particulier aux responsables de la formation intellectuelle des séminaristes, nous pouvons dire que, quelles qu'aient été ses bonnes intentions et ses intuitions significatives et valables, la pensée de Pierre Teilhard de Chardin n'était

pas exempte de quelques lacunes et difficultés, plutôt que « d'ambiguïtés et d'erreurs graves. »

Le premier à apprécier publiquement et courageusement la figure de Teilhard fut **Paul VI** qui, le 24 Février 1966, à l'occasion de la visite d'une usine pharmaceutique à Rome, déclarait, selon "L'Osservatore Romano" du 26 février : « Un scientifique célèbre a dit : plus j'étudie la matière, plus je trouve l'esprit. » Et le Saint-Père citait Teilhard de Chardin « qui a donné une explication de l'univers et parmi bien des fantaisies et des choses inexactes, a su percevoir à l'intérieur des choses un principe intelligent qu'il faut nommer Dieu. »

Un peu plus tard, le théologien **Joseph Ratzinger**, dans la section christologique de son *Introduction au christianisme* (1968), à propos de la relation entre Jésus et l'humanité tout entière, considérait le Jésuite de façon positive : « Un grand mérite de Teilhard de Chardin réside dans le fait d'avoir pensé ces relations dans le contexte du monde moderne, en les pensant d'une manière nouvelle et, en dépit d'un certain langage de biologiste, a su les comprendre d'une manière exacte et, en tous cas, les rendre de nouveau accessibles ».

La valeur de la contribution de Teilhard est, selon Ratzinger, dans le fait de comprendre l'univers comme orienté vers un point transcendant et personnel, où l'homme est

« comme une figure faisant partie d'un "super-ego" qui ne l'éteint pas, mais l'embrasse ; or c'est seulement à ce stade d'unification que peut apparaître la forme de l'homme futur, dans laquelle on pourra dire que l'être humain sera vraiment parvenu à sa fin. Nous croyons pouvoir admettre en toute sécurité que, en partant de l'actuelle vision du monde, et certes avec un vocabulaire au goût parfois un peu trop biologique, est ici essentiellement saisie de façon compréhensible et ajustée à frais nouveaux la christologie paulinienne. »

Pour Ratzinger l'intuition teilhardienne est vraie en tant qu'elle est capable de discerner dans le Christ-Oméga le point de vue unificateur de l'éschatologie de l'humanité. A cette effective avancée, à savoir la nouvelle compréhension du Christ dans l'actuelle conception du monde, on peut pardonner la sympathie pour le vocabulaire du biologiste car, du point de vue du contenu, on y trouve une cohérence substantielle avec la christologie de Paul.

Cependant, cette évaluation positive fut suivie, des années plus tard, alors que Ratzinger était préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, par une prise de distance par rapport à l'un des corollaires importants de la vision de Teilhard : la nature du péché originel. Ainsi, dans l'interview de Vittorio Messori (1985), le cardinal déclare : « Dans l'hypothèse de l'évolution du monde (à laquelle correspond en théologie

un certain "teilhardisme"), il n'y a évidemment pas de place pour un "péché originel" quelconque. Au mieux, ce n'est qu'une expression symbolique, mythique, indiquant les déficiences naturelles d'une créature comme l'homme qui, depuis une origine très imparfaite, se dirige vers la perfection, vers sa pleine réalisation. Accepter ce point de vue, cependant, signifie renverser la structure du christianisme : le Christ est déplacé du passé à l'avenir, la rédemption signifie simplement marcher vers l'avenir comme évolution nécessaire vers le mieux. (...) Pourtant, ces difficultés d'origine plus ou moins "scientifique" ne sont pas encore la racine de la crise actuelle du "péché originel". (...) Nous devons être conscients que nous sommes confrontés à une préconception et à une pré-décision de caractère philosophique. » Avec cette prise de distance par rapport à certains teilhardismes, et non directement à Teilhard, Ratzinger entendait se référer aux difficultés scientifiques et philosophiques qui ont surgi en particulier à propos du péché originel.

Si bien que le 24 Juillet 2009, dans une homélie à Aoste, Benoît XVI est revenu sur Teilhard, cette fois avec un éclairage positif : « La fonction du sacerdoce est de consacrer le monde pour qu'il devienne hostie vivante, pour que le monde devienne liturgie : que la liturgie ne soit pas à côté de la réalité du monde, mais que le monde lui-même devienne hostie vivante, devienne liturgie. C'est la grande vision qui fut plus

tard celle de Teilhard de Chardin également : à la fin, nous aurons une vraie liturgie cosmique, où le cosmos devient hostie vivante. »

En confirmation d'une réhabilitation progressive bien qu'implicite du Jésuite, il faut aussi se souvenir de la lettre de 1981 au nom de **Jean-Paul II** pour le centenaire de la naissance de Teilhard, envoyée par le cardinal Casaroli, Secrétaire d'Etat, à Paul Poupard, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, dans laquelle il apprécia l'effort de la recherche pour concilier foi et raison, sans exclure cependant « l'étude critique et sereine, aussi bien sur le plan scientifique que philosophique et théologique, d'un travail hors de l'ordinaire. »

A preuve de la réception positive de la pensée teilhardienne, signalons au moins trois lieux importants de l'enseignement du magistère, où le caractère dynamique et évolutif du plan divin du salut fait partie des conceptions de base. Le Concile Vatican II dans la Constitution *Gaudium et Spes* (n° 5), en effet, déclare : « Bref, le genre humain passe d'une notion plutôt statique de l'ordre des choses, à une conception plus dynamique et évolutive : de là naît, immense, une problématique nouvelle, qui provoque à de nouvelles analyses et à de nouvelles synthèses. » Et dans le Catechisme de l'Église catholique (n. 310), nous lisons : « Dieu a voulu librement créer un monde "en état d'acheminement" vers sa

perfection ultime. Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait aussi le moins parfait, avec les constructions de la nature, aussi les destructions. Avec le bien physique existe donc aussi *le mal physique*, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection. » Avec une telle affirmation on en vient à reconnaître que la précieuse intuition de fond de Teilhard est compatible avec la foi chrétienne, au point d'encourager une réponse à la demande du pape Jean-Paul II contenue dans la lettre au Jésuite George V. Coyne, directeur de l'Observatoire du Vatican (1^{er} Juin 1988) : « Est-ce qu'une perspective évolutionniste peut contribuer à faire la lumière sur la théologie anthropologique, sur le sens de la personne humaine comme "image de Dieu" sur le problème de la christologie, et aussi sur le développement de la doctrine elle-même? ». En un mot, un siècle et demi après la publication du livre de Charles Darwin "L'Origine des espèces" sur l'évolution (1859), nous pouvons dire que l'évolutionnisme scientifique n'a pas été considéré impossible à comprendre par la théologie, comme cela a pu être le cas à une époque marquée par une méfiance mutuelle entre science et foi.

À cet égard, dans le sillage de Teilhard de Chardin trouvent place d'autres contributions importantes, parmi lesquelles émerge celle de Karl Rahner, plus anthropologique et christologique. Loin d'être incompatible,

l'Incarnation trouve complètement sa place dans la conception évolutionniste du monde. Ainsi sont écartés deux risques : transformer la Révélation en philosophie d'une part, ériger une frontière entre la doctrine christologique et la culture contemporaine d'autre part. Au contraire, il s'agit de « souligner l'étroite affinité qui lie les deux réalités, ainsi que le révèlent certaines similitudes stylistiques, réalités finalement susceptibles d'une coordination mutuelle. »

Grâce à Teilhard apparaissent désormais certaines racines néotestamentaires de la création en Christ et l'orientation cosmique vers sa perfection eschatologique, tout comme la perspective de la "semence du Verbe", venant d'autorités anciennes telles que celles de Justin et Clément d'Alexandrie. Dans ce contexte, le travail du Père n'est pas seulement la création, mais la construction progressive de l'univers, qui va vers une fin (cf. Hébreux, 3, 4) ; dans cette conception il y a un centre, le Christ, dont la perfection personnelle est réalisée par un processus marqué par la souffrance (cf. Hébreux 5: 8-9). Aujourd'hui se pose de façon de plus en plus aiguë la nécessité de reconnaître les "fruits du Verbe", mûris dans les cultures et parmi les peuples qui portent les traces d'une histoire du salut qui les embrasse, à travers beaucoup de souffrance et de pauvreté. Si la vision de Teilhard a pu ouvrir l'horizon cosmique du Christ comme le "versus unum" (où l'on

peut aussi reconnaître le terme "univers"), d'autre part, l'histoire et l'univers continuent de maintenir des contradictions irréductibles en matière d'harmonie, de communion et de paix. Par conséquent, où reconnaître les fruits mûrs du Verbe incarné, crucifié et ressuscité, sinon dans la croix de l'homme et du monde où, comme nous le lisons dans *Gaudium et Spes* (n ° 22), continue et se perpétue le mystère pascal?

L'Osservatore Romano, 29 décembre 2013.



D
O
S
S
I
E
R
S

SECTION 2

« LES DÉFIS PASTORAUX
DE LA FAMILLE DANS
LE CONTEXTE DE
L'ÉVANGÉLISATION »

*Mgr Patrick Powers, P.H.
Secrétaire général*

Conférence des évêques catholiques
du Canada
le 5 février 2014

Commentaire de la CECC sur les réponses aux questions du Document de préparation à la Troisième Assemblée générale extraordinaire du Synode des évêques.

Comme il en avait été décidé en principe par le Conseil permanent de la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC), et approuvé après examen par le Bureau de direction de la Conférence, une synthèse a été préparée et envoyée au Saint-Siège. Celle-ci résume les réponses obtenues des évêques et des diocèses du Canada aux questions du Document de préparation à la Troisième Assemblée générale extraordinaire du Synode des

évêques, « Les défis pastoraux de la famille dans le contexte de l'évangélisation ».

L'ampleur des consultations menées par les diocèses et la teneur de leurs réponses montrent clairement l'importance pastorale du thème choisi cette année pour l'Assemblée extraordinaire du Synode des évêques. Les consultations ne font pas seulement ressortir l'importance du mariage et de la vie familiale pour l'Église et la société, mais elles traduisent la vive appréciation de l'Église pour le témoignage et l'engagement généreux des couples mariés et des familles, en particulier dans le monde d'aujourd'hui marqué par de rapides changements sociaux et de sérieux problèmes économiques. Par ailleurs, le processus a révélé que plusieurs catholiques ne sont guère conscients du contenu positif et de la richesse de l'enseignement de l'Église sur le mariage et la famille, ce qui pourrait creuser un écart inquiétant entre la doctrine de l'Église et la pensée de nombreux catholiques. Les réponses expriment aussi le souhait que l'Église arrive à exposer son enseignement d'une manière plus efficace et qu'elle réexamine quelques aspects de sa discipline dans certains domaines.

Cette année, le Synode extraordinaire comportera une rencontre spéciale des

présidents des conférences épiscopales du monde entier, ainsi que des patriarches et des archevêques majeurs des Églises orientales. Le Saint-Père a déjà indiqué que cette session sera suivie, l'an prochain, par une Assemblée ordinaire du Synode, qui réunira en fait un plus grand nombre d'évêques de partout à travers le monde afin de poursuivre la réflexion sur ces questions importantes.

Le Document de préparation signale que son questionnaire a pour but de « permettre aux Églises particulières de participer activement à la préparation du Synode extraordinaire ». En observant que « le temps à disposition est court », la lettre de présentation du Secrétaire général du Synode, Mgr Lorenzo Baldisseri, avait prié les conférences épiscopales de « choisir la voie institutionnelle et pratique la plus brève » afin de lui remettre une synthèse des réponses avant la fin du mois de janvier dernier. Selon les pratiques et les préparatifs habituels en vue de chacune des assemblées du Synode des évêques, la synthèse des réponses diocésaines préparée par la CECC a été envoyée directement au Saint-Siège sans être rendue publique. Par contre, le Secrétariat général du Synode publiera plus tard pendant l'année l'*instrumentum laboris* ou « document de discussion » pour la Troisième Assemblée extraordinaire, qui présentera un résumé des principaux problèmes et des principales suggestions venus du monde entier. Afin de

collaborer à l'élaboration de ce document, la CECC transmettra au Secrétariat général du Synode l'ensemble des réponses qu'elle a reçues non seulement des diocèses et des évêques du Canada, mais aussi de divers autres groupes et individus du pays.



LES ÉVÊQUES S'INTERROGENT SUR LA PUBLICATION DES RÉSULTATS DU SYNODE SUR LA FAMILLE

(Source : journal La Croix 21 février 2014)

Samuel Lieven

Publier ou ne pas publier les résultats de la consultation mondiale du Vatican sur la famille? À quelques mois du [synode](#) d'octobre, la question n'a guère fait débat en Allemagne, où une synthèse est disponible en trois langues sur le site de la conférence des évêques.

« Les thèmes soulevés dans ce questionnaire n'ont rien de nouveau chez nous, explique Klaus Nientiedt, rédacteur en chef du magazine *Konradsblatt*, diffusé par l'archevêché de Fribourg (Allemagne). La plupart

figuraient déjà au menu du [synode](#) de Würzburg, au début des années 1970. » La [Suisse](#), l'Autriche ou encore le [Japon](#) ont également rendu publics leurs résultats.

D'autres conférences épiscopales s'en sont abstenues et certaines s'en expliquent. Au Canada, les évêques ont fait savoir par un [communiqué](#) que la synthèse des réponses avait été envoyée à Rome et ne serait pas rendue publique, conformément à la consigne romaine.

Rappelant qu'il ne s'agit « *ni d'une enquête, ni d'un sondage* », Mgr Patrick Powers, secrétaire général de la conférence épiscopale canadienne (CECC), fait valoir que le pape a demandé une consultation large et rapide : « *C'est ce que la CECC a fait. Il a demandé la confidentialité sur les réponses, c'est ce que la CECC faut aussi* ».

Même tonalité du côté de l'Angleterre et du Pays de Galles, pourtant les premiers à avoir publié, dès novembre, le questionnaire sur le [site Internet de la conférence épiscopale](#). « *Conformément au souhait du Saint-Siège, le résumé des réponses envoyé au synode des évêques est confidentiel* », explique un communiqué, soulignant toutefois le « *haut niveau* » de participation des 22 diocèses dans cette consultation avec 16 500 réponses reçues. Parmi ces dernières, 80 % émanent de laïcs, dont un quart a moins de 45 ans.

LA FRANCE PUBLIE QUATRE PAGES DE SYNTHÈSE

En France, le conseil permanent des évêques a lui aussi décidé, après discussion, de ne pas rendre publique la synthèse envoyée à Rome des quelque 2000 pages envoyées par les 83 diocèses, groupes et mouvements. « *Cette consultation n'est pas un sondage et les pères synodaux ne sont pas la caisse d'enregistrement de l'opinion majoritaire* », justifie Mgr Jean-Luc Brunin, évêque du Havre et président du conseil Famille et société, soulignant par ailleurs que les attentes exprimées sur l'accueil des homosexuels, des divorcés remariés, sur la contraception ou encore la cohabitation avant [mariage](#) « *n'ont de toute façon rien d'un scoop* ».

Le site Internet de la CEF a toutefois mis en ligne [quatre pages de synthèse](#) rédigées par son vice-président, Mgr Pierre-Marie Carré. Manière de couper la poire en deux, entre application de la consigne vaticane et souci de transparence maximale comme à Belfort ? Dans ce diocèse de l'Est, les réponses au questionnaire ont carrément fait l'objet d'une exposition à l'espace diocésain jusqu'au 21 février. « *Contrairement à l'Allemagne, partagée entre traditions catholique et protestante, nous n'avons pas chez nous la même culture du débat* », souligne un évêque de l'Hexagone.

Plus attendu, les évêques italiens envisagent « *pour le moment* » de ne rien publier, ni résumé, ni statistiques. « *Chacun des 126 diocèses a procédé à sa manière, ce qui rend difficile toute approche globale* », explique à La Croix Stefano Proietti, porte-parole de la conférence épiscopale italienne (CEI), en soulignant tout de même que les autres pays, comme l'Allemagne ou l'Autriche, n'ont pas à composer avec la proximité du Vatican. « *Statutairement, la CEI est dans une phase de transition jusqu'au mois de mai. D'ici là, je ne prévois pas de changement* », conclut-il.



QUAND L'ÉGLISE DE ROME PARDONNAIT LES REMARIAGES

Aux premiers siècles, on remettait leur faute aux divorcés remariés et on leur donnait la communion mais, par la suite, cette pratique a été abandonnée en Occident. Aujourd'hui le pape François l'a remise en discussion et les cardinaux se disputent à ce sujet.

par Sandro Magister

ROME, le 31 janvier 2014 – À la mi-février, les cardinaux et les évêques qui composent le conseil du secrétariat du synode se réuniront afin d'étudier les réponses apportées au questionnaire qui a été distribué, au mois d'octobre, dans le monde entier. Le synode a pour thème "les défis pastoraux concernant la famille" et il se tiendra à Rome, du 5 au 19 octobre. Sur les trente-neuf questions que comporte le questionnaire, cinq sont relatives aux catholiques divorcés et remariés ainsi qu'à l'impossibilité dans laquelle ils sont de recevoir les sacrements de l'eucharistie et de la réconciliation.

Sur ce dernier point la discussion est très vive et les pressions exercées pour que les divorcés remariés soient autorisés à communier sont très fortes dans l'opinion publique, avec le soutien d'évêques et de cardinaux de grand renom. Aujourd'hui, en effet, dans l'Église catholique, le seul moyen, pour les divorcés remariés qui tiennent à leur second mariage, d'être admis à la communion eucharistique, c'est de faire constater la nullité de leur précédent mariage célébré à l'église. La nullité peut trouver son origine dans de nombreuses causes et les tribunaux ecclésiastiques sont généralement compréhensifs quand il s'agit de résoudre par ce moyen des situations matrimoniales même difficiles.

Mais les tribunaux ecclésiastiques sont dans l'impossibilité de faire face au grand nombre de mariages qui pourraient être invalides. Le pape François a indiqué – citant à ce propos son prédécesseur à l'archevêché de Buenos Aires – que les mariages nuls pourraient représenter rien de moins que "la moitié" de ceux qui sont célébrés à l'église, parce qu'ils auraient été célébrés "sans maturité, sans se rendre compte que c'est un engagement pour toute la vie, par convenance sociale".

Dans la plupart des cas, ces mariages invalides ne sont même pas soumis au jugement des tribunaux ecclésiastiques. Et ce n'est pas tout. Les tribunaux ecclésiastiques n'existent et ne fonctionnent que dans quelques pays, alors que de vastes parties de l'Afrique, de l'Asie et même de l'Amérique latine en sont dépourvues. Dans certaines zones où l'évangélisation est récente, la monogamie et l'indissolubilité du mariage ne sont même pas encore acceptées par la pensée commune catholique, dans un contexte persistant d'unions instables ou de polygamie.

Face à un tel état de fait, comment peut-on remédier à l'impossibilité de résoudre par voie de justice le grand nombre de remariages ? Joseph Ratzinger, en tant que cardinal et aussi en tant que pape, a envisagé à plusieurs reprises la possibilité d'accorder l'accès à la communion aux divorcés remariés qui seraient "parvenus à la conviction

en conscience motivée de la nullité de leur premier mariage tout en étant dans l'incapacité de faire la preuve de cette nullité par voie de justice". Benoît XVI donnait cet avertissement : "le problème est très difficile et doit être encore approfondi". En attendant, cependant, l'accès spontané des divorcés remariés à la communion est devenu une pratique courante, tolérée par des prêtres et des évêques, et même, ici ou là, encouragée et officialisée, comme c'est le cas dans le diocèse de Fribourg-en-Brisgau, en Allemagne. Avec le risque de reporter tout le problème sur la conscience de l'individu et d'accroître la distance entre la conception élevée et exigeante du mariage qui apparaît dans les Évangiles et la vie concrète de nombreux fidèles.

Dans cette phase où l'on s'approche du synode consacré à la famille, le pape François a ouvert la possibilité d'une confrontation entre des prises de position différentes sinon opposées, contribuant lui-même à faire naître l'attente d'"ouvertures". D'une part il a voulu la publication en sept langues, dans "L'Osservatore Romano" du 23 octobre, d'une note du préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi, Gerhard L. Müller, qui réaffirme de manière très rigoureuse la "sainteté" et l'indissolubilité du mariage chrétien et qui rejette "une mise en conformité avec l'esprit du temps" qui consisterait à accorder la possibilité de communier aux divorcés remariés simplement sur la base de leurs choix de conscience. D'autre part le pape a laissé des évêques et des cardinaux

– y compris certains qui ont notoirement sa confiance, comme Reinhard Marx et Oscar Rodriguez Maradiaga – prendre publiquement position contre Müller et en faveur d'un dépassement de l'interdiction de communier. Les partisans du changement, lorsqu'ils expliquent leur point de vue, s'appuient en dernière analyse sur la conviction en conscience des individus.

Mais la conscience est-elle l'unique moyen de résoudre le problème des divorcés remariés? Si l'on s'en tient à ce qui se faisait aux premiers siècles du christianisme, la réponse est non. A cette époque, la solution était différente. C'est un prêtre du diocèse de Gênes, Giovanni Cereti, expert en patristique et en œcuménisme mais également, depuis plus de trente ans, assistant d'un mouvement de spiritualité conjugale, les Équipes Notre-Dame, qui a récemment attiré l'attention sur la manière dont l'Église des premiers siècles traitait le problème des divorcés remariés. Cereti a fait réimprimer, il y a quelques mois, une savante étude qu'il avait publiée pour la première fois en 1977 et rééditée en 1998, sous le titre : "Divorce, remariage et pénitence dans l'Église primitive".

La clé de voûte de cette étude – qui contient un très grand nombre de références aux Pères de l'Église qui étaient aux prises avec le problème des remariages – est le canon 8 du concile de Nicée de 325, le

premier des grands conciles œcuméniques de l'Église, dont l'autorité a toujours été reconnue par tous les chrétiens. Le canon 8 du concile de Nicée dit ceci : "En ce qui concerne ceux qui se qualifient eux-mêmes de purs, si jamais ils veulent entrer dans l'Église catholique, ce saint et grand concile décide [...] avant toute autre chose qu'ils doivent déclarer clairement, par écrit, qu'ils acceptent et suivent les enseignements de l'Église catholique : c'est-à-dire qu'ils devront entrer en communion avec ceux qui se sont mariés en secondes noces et avec ceux qui ont failli dans la persécution, pour lesquels un temps et des modalités de pénitence ont été établis, afin qu'ils puissent suivre en toutes choses les décisions de l'Église catholique et apostolique". Les "purs" auxquels le canon fait référence sont les novatiens, les rigoristes de cette époque, intransigeants jusqu'à la rupture définitive aussi bien en ce qui concerne les personnes coupables d'adultère et remariées qu'en ce qui concerne ceux qui avaient apostasié afin de sauver leur vie, même s'ils s'étaient ensuite repentis, avaient été soumis à la pénitence et avaient reçu l'absolution de leur péché.

En exigeant des novatiens, pour qu'ils soient à nouveau admis dans l'Église, qu'ils "entrent en communion" avec ces deux catégories de personnes, le concile de Nicée réaffirmait donc le pouvoir qu'a l'Église de pardonner n'importe quel péché et d'accueillir à nouveau dans la pleine commu-

nion même les "digames", c'est-à-dire les personnes coupables d'adultère et remariées, et les apostats.

Depuis cette époque, deux tendances ont cohabité au sein de la chrétienté en ce qui concerne les divorcés remariés, l'une plus rigoriste et l'autre davantage disposée à pardonner. Au cours du deuxième millénaire, la première s'est imposée dans l'Église de Rome. Mais antérieurement, pendant plusieurs siècles, la pratique du pardon a eu cours même en Occident.

Le nouveau cardinal Müller écrit, dans sa note publiée par "L'Osservatore Romano", qu'"à l'époque patristique, les croyants divorcés qui s'étaient remariés civilement n'étaient pas admis aux sacrements, même après un temps de pénitence". Mais, tout de suite après, il reconnaît que "parfois des solutions pastorales ont été recherchées pour de très rares cas limites".

Ratzinger s'était montré plus proche de la réalité historique, dans un texte qu'il a écrit en 1998 et publié à nouveau le 30 novembre 2011 en plusieurs langues dans "L'Osservatore Romano", qui résume de la manière suivante l'état de la question selon les plus récentes études : "On affirme que le magistère actuel ne s'appuierait que sur un filon de la tradition patristique, mais non pas sur tout l'héritage de l'Église ancienne. Si les Pères s'en sont clairement tenus au principe doctrinal de l'indissolubilité du mariage, certains d'entre eux ont toléré, sur le

plan pastoral, une certaine souplesse devant des situations particulières difficiles. Sur cette base, les Églises orientales séparées de Rome auraient développé plus tard, à côté du principe d'acribie, de la fidélité à la vérité révélée, le principe de l'économie, c'est-à-dire de la condescendance bienveillante, dans des circonstances particulières difficiles. Sans renoncer au principe de l'indissolubilité du mariage, elles permettraient, dans des cas déterminés, un deuxième et même un troisième mariage qui, par ailleurs, est différent du premier mariage sacramentel et est marqué du caractère de la pénitence. Cette pratique n'aurait jamais été condamnée explicitement par l'Église catholique. Le Synode des évêques de 1980 aurait suggéré d'étudier à fond cette tradition, afin de mieux faire resplendir la miséricorde de Dieu".

Plus loin, dans le même texte, Ratzinger indique que saint Léon le Grand et d'autres Pères de l'Église "ont cherché des solutions pastorales pour de rares cas limites" et il reconnaît que "dans l'Église impériale, après Constantin, on chercha une plus grande souplesse et une plus grande disponibilité au compromis dans des situations matrimoniales difficiles". En effet le concile œcuménique de Nicée fut bien convoqué par Constantin et c'est précisément cette orientation qu'exprima son canon 8. Il faut également préciser que, à cette époque-là, les personnes ayant contracté un second ma-

riage qui étaient de nouveau admises dans la communion de l'Église continuaient à vivre avec leur nouveau conjoint.

En Occident, la période de pénitence, initialement courte, qui précédait la réadmission à l'eucharistie, s'est progressivement allongée au cours des siècles suivants, à tel point qu'elle est devenue permanente, alors que, en Orient, ce phénomène ne s'est pas produit. Ce sont les tribunaux ecclésiastiques qui, en Occident, traitèrent et résolurent, au cours du deuxième millénaire, les "cas limites" de deuxièmes mariages, en constatant la nullité du mariage précédent. Mais en supprimant, par là même, la conversion et la pénitence. Aujourd'hui ceux qui, à l'instar de Giovanni Cereti, attirent l'attention sur ce qui était pratiqué par l'Église au cours des premiers siècles, proposent que l'on en revienne à un système de pénitence semblable à celui qui était utilisé à cette époque-là et qui est encore conservé de nos jours, sous une certaine forme, dans les Églises d'Orient.

En étendant aux personnes qui ont rompu leur premier mariage et ont contracté une seconde union le pouvoir qu'a l'Église d'absoudre tous les péchés, on ouvrirait – affirmement-ils – la voie à "une plus grande valorisation du sacrement de réconciliation" et à "un retour à la foi de beaucoup de gens qui se sentent aujourd'hui exclus de la communion ecclésiale". C'est peut-être à cela que pensait le pape François lorsque, interviewé dans l'avion qui le ramenait de

Rio de Janeiro, le 28 juillet 2013, il a ouvert et fermé "une parenthèse" – selon ses propres termes – à propos des orthodoxes qui "suivent la théologie de l' 'économie', comme ils l'appellent, et donnent une seconde possibilité de mariage". Et d'ajouter tout de suite après : "Je crois que ce problème [de la communion aux personnes remariées] doit être étudié dans le cadre de la pastorale du mariage".



SANHÉDRIN ET POTS-DE-VIN

Alberto Maggi,

Comment lire l'Évangile, Fides 1999

La tradition iconographique de Pâques a consacré l'image de Jésus ressuscité qui sort victorieux du tombeau, l'étendard de la croix à la main, dans l'exaltation des anges et la terreur des gardiens. Cette description fantaisiste, proposée dans un apocryphe du deuxième siècle (Évangile de Pierre, 36-40), est absente des quatre évangiles que l'Église a reconnus comme authentiques. Les évangélistes ne décrivent pas le moment de la résurrection de Jésus mais seulement ce qui est arrivé par après : si

personne n'a été témoin de la résurrection, tous peuvent le devenir de Jésus ressuscité.

Dans l'évangile de Matthieu, ce sont deux femmes qui sont les protagonistes de la rencontre avec le ressuscité, « Marie de Magdala et l'autre Marie » (mère de Jacques et de Joseph), présentées déjà comme celles qui « avaient suivi Jésus depuis la Galilée pour le servir » et témoins de sa crucifixion et de sa sépulture (Mt 27,55-56). Alors que ces deux femmes disciples se trouvaient près du tombeau, « il se fit un grand tremblement de terre: l'Ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus ». « L'Ange du Seigneur », une expression par laquelle on désigne l'action de Dieu lui-même quand il communique avec l'humanité (Ex 3,20-6), est apparu déjà au début de l'évangile de Matthieu pour annoncer la naissance de Jésus et pour défendre sa vie ensuite contre les intrigues homicides d'Hérode (Mt 1,20-24; 2,13).

Cette troisième et dernière intervention vise à confirmer que la vie, quand elle vient de Dieu, est indestructible. Le tremblement de terre qui accompagne sa venue est l'un des signes qui précèdent les manifestations de Dieu dans l'Ancien Testament : il est écrit dans le livre de l'Exode qu'avant la descente de Yahvé sur le Sinaï, « toute la montagne tremblait violemment » (Ex 19,18). Ce tremblement de terre précède aussi une révélation divine, comme cela

avait été le cas lorsque Jésus rendit l'esprit et que « la terre trembla » (Mt 27,51) : dans la mort de Jésus s'était révélé tout l'amour de Dieu, dans sa résurrection se manifestent les conséquences de son amour fidèle.

Le mort est vivant. Les vivants sont morts

L'Ange écarte la pierre funèbre qui séparait définitivement le monde des morts de celui des vivants et s'assit dessus, dans l'attitude typique du vainqueur (Ap 3,21) : la résurrection de Jésus, c'est la défaite définitive de la mort. Par contraste, l'irruption de la vie devient une expérience funeste pour ceux qui sont les gardiens de la mort : au lieu d'être remplis de vie par la manifestation du Dieu de la vie, les gardes deviennent « comme morts ». N'ayant pas la vie en eux, non seulement ne réussissent-ils pas à la percevoir quand elle se manifeste, mais ils s'enfoncent encore plus « dans les ténèbres et l'ombre de la mort » (Lc 1,79). Ils s'excluent eux-mêmes de l'annonce de l'Ange. Ignorant les gardes qui ont eu tellement peur de l'apparition qu'ils se sont évanouis, l'Ange rassure uniquement les deux femmes : « N'ayez pas peur, vous. Je sais que vous cherchez Jésus, le crucifié. Il n'est pas ici. Il est ressuscité comme il l'avait dit. » Et il les charge d'aller dire aux disciples que Jésus, ressuscité des morts, les précède en Galilée: c'est là qu'ils le verront.

Une fois compris qu'on ne peut chercher parmi les morts celui qui est vivant (Lc 24,5), les deux femmes abandonnent le sépulcre

en toute hâte et leur crainte disparaît, au fur et à mesure qu'elles s'éloignent du tombeau, remplacée par une grande joie que confirme la rencontre avec Jésus. La foi en la résurrection n'est pas fondée, chez ces femmes disciples, sur la vision d'un tombeau vide, que les gardes aussi avaient vu, mais sur l'expérience de Jésus vivant et vivifiant qui s'approche d'elles et les salue en disant : « Réjouissez-vous. » (Mt 28,9) Cette expression, qui n'apparaît que deux fois dans l'évangile de Matthieu, est celle-là même qui termine les béatitudes : « Réjouissez-vous et exultez, parce que votre récompense est grande dans les cieux. C'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés. » (Mt 5,12) La première parole prononcée par Jésus ressuscité rappelle la récompense promise à qui reste fidèle aux béatitudes, même dans la persécution. Cette « récompense » est une vie capable de vaincre la mort, comme il apparaît désormais en Jésus, lequel confirme aux femmes ce que l'Ange leur avait annoncé : si les disciples veulent le voir, ils doivent se rendre en Galilée.

La nécessité de se rendre en Galilée, trois fois rappelée dans le récit de la résurrection pour souligner l'importance de la rencontre en cette région, ne se comprend pas du point de vue historique. L'incohérence vient de ce fait que, bien que Jésus soit mort, ait été enseveli et soit ressuscité au sud, en Judée, à Jérusalem, et que les disciples se trouvent dans cette ville, on leur dit que

s'ils veulent le voir, ils doivent monter au nord, en Galilée : pourquoi parcourir plus de cent kilomètres et remettre en conséquence d'au moins trois ou quatre jours l'importante rencontre avec Jésus ressuscité? Dans les évangiles de Luc et de Jean, Jésus apparaît à ses disciples à Jérusalem le jour même de la résurrection : « Le soir de ce même jour, qui était le premier après le sabbat, alors que, par crainte des Juifs, les portes du lieu où se trouvaient les disciples étaient verrouillées, Jésus vint, se tint au milieu d'eux et dit : " La paix soit avec vous." » (Jn 20,19 ; Lc 24,36) Comme en Matthieu, l'évangile de Marc parle du rendez-vous en Galilée (Mc 16,7), mais par la suite l'ultime rédacteur, qui ajoute les épisodes des apparitions, écrit que Jésus, le jour même de la résurrection, « apparut aux Onze, alors qu'ils étaient à table » (Mc 16,14).

Matthieu est donc le seul évangéliste à présenter la Galilée comme condition de l'apparition de Jésus ressuscité (Mt 26,32), une indication qui ne concerne pas un itinéraire géographique mais un chemin de foi. De même que les femmes n'ont rencontré Jésus qu'après s'être éloignées du sépulcre, les disciples comprennent aussi que s'ils veulent voir le Seigneur, ils doivent abandonner Jérusalem, ville de mort, « qui tue les prophètes et lapide ceux que Dieu continue à lui envoyer » (Mt 23,37) et où, d'après Matthieu, Jésus ressuscité ne fera aucune apparition. C'est pourquoi les onze disciples

montent en Galilée, et bien que Jésus n'ait pas spécifié le lieu précis de leur rencontre, se rendent « à la montagne que Jésus leur avait indiquée » (Mt 28,16).

Tout comme la Galilée, la « montagne » (qui d'ailleurs n'a pas de nom) n'est pas elle non plus un lieu géographique mais théologique. L'unique montagne de Galilée mentionnée dans l'évangile de Matthieu est l'endroit où Jésus a proclamé, avec les béatitudes, le programme du royaume de Dieu. L'évangéliste veut faire comprendre que pour rencontrer Jésus ressuscité, il faut faire sien le monde des béatitudes et les mettre en pratique (Mt 5,1-10). Faire l'expérience de Jésus ressuscité n'est pas un privilège concédé il y a deux mille ans à une dizaine de privilégiés mais une possibilité offerte aux croyants de tous les temps. La vision de Dieu n'est pas une récompense réservée au futur, mais une expérience continue et quotidienne qui se vit dans le présent pour ceux et celles qui sont « purs de cœur », les personnes limpides et transparentes, proclamées bienheureuses parce qu'elles « verront », parce qu'elles expérimenteront Dieu d'une manière constante dans leur existence (Mt 5,8).

Les disciples sont onze. Judas est absent, l'homme pour qui « il aurait mieux valu qu'il ne fût pas né » (Mt 26,24). La « montagne » est le lieu de ceux qui, en acceptant les béatitudes, ont choisi, avec la pau-

vreté, de partager généreusement ce qu'ils ont et ce qu'ils sont. Judas ne peut pas être là. Lui, le « voleur » (Jn 12,6), est un adorateur de « Mammon », dont le culte cruel demande continuellement des sacrifices humains. Pour trente pièces d'argent, le prix d'un esclave, Judas a vendu Jésus et s'est vendu lui-même (Mt 26,14-16; Ex 21,32). Mais si Jésus, pour de l'argent, a rencontré la mort physique, Judas, le « fils de perdition » (Jn 17,12), pour de l'argent, s'en est allé vers l'anéantissement définitif de sa personne, englouti dans la mort éternelle (Mt 10,28 ; 27,3- 10).

Prêtres de « Mammon »

Pendant que les femmes vont porter un message de vie, les gardes vont aussi porter un message, mais de mort. Les femmes vont rejoindre les disciples, que Jésus désormais, pour la première fois, appelle ses « frères », parce qu'« ils accomplissent la volonté du Père » (Mt 12,50). Les gardes vont rejoindre ses ennemis, ceux qui accomplissent « les désirs de leur père, le diable, homicide dès le commencement » (Jn 8,44). « Les grands prêtres se réunirent alors avec les anciens et délibérèrent en vue de donner une somme d'argent considérable aux gardes, avec cette consigne : " Vous direz ceci : 'Ses disciples sont venus durant la nuit et l'ont dérobé, pendant que nous dormions.' Et si la chose vient aux oreilles du gouverneur, c'est nous qui l'apaiserons et nous ferons en sorte que vous soyez libérés de tout ennui." » Les hommes de la garde,

ayant pris ce pot-de-vin « considérable », « firent selon la leçon qu'ils avaient reçue. C'est ainsi que cette histoire s'est colportée parmi les Juifs jusqu'à ce jour. » Les gardes étaient des Romains au service du gouverneur. Ils étaient les dominateurs de la Palestine: et pourtant les conquérants furent conquis par la « somme considérable d'argent ». Disposés à trahir le gouverneur, à garantir sous serment ce qui est faux, pour empocher un peu d'argent, les gardes sont en réalité des mercenaires prêts à se vendre au plus offrant.

L'épisode des gardes achetés ne se trouve que dans l'évangile de Matthieu, où l'argent apparaît toujours dans une lumière sinistre et comme instrument de mort aux mains du rival de Dieu, « Mammon », le dieu-profit. Avec de l'argent, les grands prêtres s'étaient emparé de Jésus, trahi et vendu par Judas; avec de l'argent ils tentent maintenant d'empêcher l'annonce de la résurrection. Jésus avait dit qu'il n'était pas « possible de servir Dieu et Mammon ». Si, devant cette alternative, « les pharisiens, qui étaient attachés à l'argent, se moquaient de lui » (Lc 16,13-14), les grands prêtres, eux, avaient choisi sans hésitation quel dieu servir. Ils sont prêtres de « Mammon », le faux dieu qui opprime et qui donne la mort. Celui qui a l'argent pour dieu ne peut être témoin de la résurrection, mais seulement un de ses négateurs. Judas, pour de l'argent, a trahi son maître, mais

les grands prêtres, avec l'argent, ont trahi Dieu.

Les grands prêtres et les pharisiens cachent la vérité pour maintenir leurs propres privilèges, ils traitent Jésus de « trompeur » et sa résurrection d'« imposture » (Mt 27, 63-64), commettant ce que les évangiles appellent « le blasphème contre l'Esprit » (Mt 12,31-32). Le Sanhédrin, qui s'était réuni pour donner la mort à Jésus (Mt 26,3.59; 27,1.7.62), se réunit maintenant pour empêcher l'annonce de sa résurrection. Et l'évangile de Matthieu se termine sur le contraste voulu entre deux « enseignements » : alors que les dernières paroles des autorités religieuses sont les instructions données aux gardes pour qu'ils cachent la vie du ressuscité, le dernier enseignement de Jésus à ses disciples vise à communiquer une vie indestructible à toute l'humanité : « Allez et de toutes les nations [païennes] faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Mt 28,19)

Prêtres en chômage

L'action de Jésus vise l'élimination radicale de ce commerce sacré. Se rattachant à la tradition prophétique la plus authentique qui condamnait un culte non réclamé par Dieu (mais qui reste, malheureusement, celui qu'il « plaît » aux hommes « de rendre », Am 4,5), Jésus dénoncera comme « caverne de voleurs » (Mt 21,13) le temple, où l'on offre à Dieu ce qui est volé à l'homme. Déjà

le prophète Osée avait déclaré clairement que celui qui s'imagine pouvoir chercher le Seigneur avec « des brebis et des bœufs ne le trouvera jamais » (Os 5,6). Et à Michée, qui se demandait avec quoi il pourrait se présenter dignement devant le Seigneur (avec « des veaux d'un an » ou « des milliers de béliers et des torrents d'huile » ?), Dieu avait répondu: « On t'a fait savoir ce qui est bien et ce que le Seigneur réclame de toi : pratiquer la justice, aimer la piété, marcher humblement avec ton Dieu.» (Mi 6,6-8 ; 1 S 15,22) La relation à Dieu ne s'établit pas à travers le culte, mais dans la vie: « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice.» (Os 6,6; Mt 9,13)

Ce sont ces thèmes que les évangélistes développent dans le récit de la guérison du paralytique de Capharnaüm (Mt 9,1-8), épisode important parce que c'est la seule fois, dans les évangiles, où Jésus pardonne les péchés (en Luc, le pardon est aussi accordé à la prostituée, (Lc 7,48). À Jésus qui a présenté, dans son enseignement et par ses gestes, un Dieu qui offre à tous son amour (Mt 8,1-13), « on porta un paralytique étendu sur un lit ». Jésus, qui « voit » la foi de ces gens, adresse au paralytique des paroles pleines d'affection: « Courage, mon enfant, tes péchés sont effacés.» La « foi », c'est-à-dire l'adhésion à Jésus, efface les péchés de cet homme. À première vue, il peut sembler que l'action de Jésus déçoive l'attente de l'infirmes qui escomptait peut-être être guéri. Mais telle n'était pas

l'espérance du paralytique qui était perçu, dans la culture du temps, comme un cadavre qui respirait et était considéré, en conséquence, comme incurable.

Dans toute la Bible, il n'existe pas un seul cas de guérison d'une personne complètement paralysée, et dans le Talmud, où on prie pour tout et pour tous, on ne trouve pas une seule prière pour demander la guérison d'un paralytique. La phrase prononcée par Jésus déclenche la réaction indignée des théologiens officiels qui sont présents : ils trouvent la facile absolution accordée par le Seigneur incompatible avec la doctrine traditionnelle qu'ils enseignent et émettent immédiatement leur sentence autorisée. Faisant allusion à Jésus d'une manière très méprisante, ils observent, scandalisés : « Celui-là blasphème », puisque, comme l'enseigne leur catéchisme, « Dieu seul peut pardonner les péchés » (Mc 2,7). L'évangéliste souligne la totale incompatibilité entre Dieu et l'institution religieuse qui prétend le représenter : la première fois que les membres de la hiérarchie religieuse entendent Jésus, non seulement ne reconnaissent-ils pas en lui la parole de Dieu, mais ils le dénoncent comme blasphémateur.

Le geste de redonner la vie que Jésus accomplit est, pour les défenseurs de l'orthodoxie, un crime qui mérite la mort (Lv 24, 16) et, de fait, Jésus sera condamné à la peine capitale, comme blasphémateur, par le grand prêtre, autorité religieuse suprême,

et par tout le Sanhédrin : « Il a blasphémé! Il est passible de mort. » (Mt 26, 65-66) Le geste de Jésus est dangereux pour le système. Il a pardonné les péchés de cet individu sans même mentionner le nom de Dieu et sans que le paralysé ait demandé pardon à ce Dieu, confessé ses péchés, récité son « mea culpa » et, surtout, sans qu'il ait rien payé comme pénitence, pas même un poulet.

S'il fallait prendre au sérieux l'enseignement de Jésus qui affirme que pour obtenir le pardon des péchés il suffit de pardonner aux autres leur propres fautes (Mc 11,25), parce que « là où se trouve le pardon il n'y a plus besoin d'offrande pour le péché » (He 10,18), les gens n'iraient plus alors au sanctuaire pour obtenir l'absolution, ce serait la banqueroute du temple et le chômage pour les prêtres. L'institution s'inquiète: « Cet homme fait beaucoup de signes. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui.» (Jn 11,47) C'est le premier accrochage entre Jésus et les autorités religieuses. Alors que Jésus « voit » la foi en ceux qui portent le paralytique, dans les théologiens il ne voit que « la méchanceté de leurs pensées », Jésus ne les affronte pas sur le plan théologique, mais sur celui de la vie : « Quel est le plus facile, selon vous : de dire au paralytique " tes péchés sont effacés " ou de dire " lève-toi et marche " ? » Qu'une personne ait été réellement pardonnée par Dieu n'est pas un fait visible et personne ne peut le garantir, mais

la guérison d'un infirme considéré comme incurable est vérifiable par tous.

Et sans attendre de réponse, Jésus passe à l'action et guérit le paralytique qui « se leva et s'en alla chez lui ». Jésus ne s'est pas limité à pardonner à cet homme son passé de pécheur, mais lui a transmis une force vitale pour une vie nouvelle. Comprenant que ce pouvoir n'est pas exclusif à Jésus, la foule présente à l'événement « rend gloire à Dieu d'avoir donné un tel pouvoir aux hommes ». Le château théologique des scribes s'écroule, entraînant avec lui l'image du Dieu qu'ils prêchent. Mais, en même temps, il reste que si Dieu seul peut « pardonner les péchés et guérir les infirmes » (Ps 103,3), c'est bien que Dieu est avec Jésus. Ce n'est pas lui qui « blasphème », mais les autorités religieuses qui calomnient Dieu en le présentant comme avide des sacrifices de l'homme.

Les théologiens et les prêtres, qui avaient le devoir d'enseigner, « font mourir le peuple faute de connaissance » (Os 4,6). Pour protéger leurs intérêts et leur propre prestige, ils en sont venus à falsifier la loi même de Dieu qu'ils se vantent d'observer scrupuleusement : « Comment pouvez-vous dire : " Nous sommes sages, la loi de Yahvé est avec nous !" En mensonge l'a réduite la plume mensongère des scribes! » (Jr 8,8) Les autorités religieuses et spirituelles transmettent au peuple une idée fautive de Dieu et de ses exigences, le poussant en fait à

adorer une idole trompeuse, créée abusivement pour leur profit personnel. Et le peuple en arrive ainsi à la situation absurde que plus il pense vénérer Dieu, plus, en réalité, il s'en éloigne: « Il a multiplié les autels, mais les autels sont devenus pour lui une occasion de péché.» (Os 8, II)



UN ARCHEVÊQUE DANS SA TOUR D'IVOIRE

Publié le 19 mars 2014 à 14h15 - La Presse

Jonathan Guilbault

Diplômé en théologie et en philosophie, l'auteur collabore régulièrement à la section Débats.

Campagne électorale oblige, le bilan du gouvernement passe actuellement sous le scalpel de divers experts, tout comme les paroles et gestes des chefs de parti. Au même moment, Mgr Christian Lépine célébrera demain ses deux ans comme archevêque de Montréal... sans qu'aucune évaluation de son ministère ne soit effectuée.

La quasi-absence de journalisme religieux au Québec explique partiellement ce phénomène. Mais la raison principale demeure le fait que dans le modèle hiérarchique ca-

tholique, l'avis des simples fidèles n'a guère d'incidence sur les nominations d'évêques, au contraire des électeurs en démocratie.

Si ce modèle a ses avantages, il tend néanmoins à sacraliser à l'excès la fonction épiscopale et à induire une culture de passivité. L'évêque étant nommé par le Vicaire du Christ et représentant le Bon Pasteur au milieu de son troupeau, sur quelle légitimité s'appuierait le mouton noir refusant de bêler en chœur ?

D'où certaines situations aberrantes : en 1988, Jean-Paul II parachuta à Cologne un archevêque ultraconservateur, Joachim Meisner. Comparant entre autres l'athéisme au nazisme, ce dernier mit les Colognais plusieurs fois dans l'embarras. Finalement, 25 ans après leur avoir dit « Vous ne voulez pas de moi. Je ne veux pas être là non plus », le cardinal Meisner vient de quitter ses fonctions en raison de son âge.

Pour éviter de pareilles souffrances inutiles, les catholiques doivent oser une critique responsable de leurs pasteurs. Ainsi, plongeons dans le vif du sujet : comment Mgr Lépine s'en tire-t-il après deux ans comme archevêque de Montréal ?

Côté gouvernance, plusieurs de ses décisions laissent pantois : son moratoire sur la vente et la location du patrimoine religieux coûte très cher. Des dizaines de millions seront nécessaires pour restaurer et entretenir des édifices parfois devenus, comme dans le cas de l'église Très-Saint-Nom-de-Jésus ou de la résidence Ignace-Bourget, de véritables éléphants blancs.

En fait, nul ne sait comment Mgr Lépine financera son fol espoir d'une recrudescence imminente de la pratique religieuse. Les déficits significatifs qu'il accumula dans les deux dernières paroisses où il fut curé n'ont rien pour rassurer : son successeur a dû couper plus de 40 000 \$ pour retrouver l'équilibre budgétaire.

À sa défense, le pape François vient d'affirmer sa préférence pour des évêques pasteurs plutôt que gestionnaires d'entreprise. Et Mgr Lépine, qui parcourt les paroisses bien au-delà des occasions spéciales, manifeste clairement qu'il désire se faire proche de tous.

Illusion de proximité

Malheureusement, les fréquentes visites paroissiales de l'archevêque ne créent qu'une illusion de proximité, de leadership et d'ouverture. En fait, il travaille essentiellement seul, dans la tour d'ivoire de son esprit plutôt qu'en équipe, et ne rend donc pas les gens solidaires de ses décisions. Il a

réorganisé la curie diocésaine assez brusquement, à peu près sans consultation et sans expliciter sa vision. Générant ainsi du mécontentement plutôt qu'un effet d'entraînement, il doit désormais composer avec une curie presque paralysée, inefficace à force d'être centralisée autour de sa seule personne.

De plus, comme François l'a souligné récemment, un vrai pasteur sait rendre l'Évangile vivant pour ses contemporains. Or les passages éprouvants de Mgr Lépine dans les arènes de Tout le monde en parle et des Francs-tireurs ont suffisamment montré ses limites comme communicateur. C'est assez gênant quand on est à la tête d'une institution dont la mission principale est justement la communication d'un message...

La culture catholique étant ce qu'elle est, ce trop bref bilan ne provoquera pas de révolution de palais. Mais ce serait déjà beaucoup s'il donnait à penser qu'un homme bon et pieux ne suffit pas à faire un évêque compétent. S'il stimulait la curiosité des catholiques québécois pour la gouvernance de leur Église diocésaine. S'il donnait l'envie d'un très légitime : « Vous avez bien parlé, Monseigneur. Mais maintenant, j'ai une petite question pour vous... »



S
P
I
R
I
T
U
A
L
I
T
É

SECTION 3

ULTREÏA¹ :
LE SENS DE LA MARCHÉ

Propos recueillis et mis en forme par
Michel Maxime Egger

Jean-Yves Leloup –
La Chair et le Souffle, 2013 volume 9, no 1.

Des sommets du mont Kailash aux dunes du désert, de pèlerinages en marches méditatives sur les lieux saints des différentes traditions religieuses, Jean-Yves Leloup a développé une profonde réflexion sur le voyage intérieur comme sens ultime du voyage extérieur. Prêtre orthodoxe, auteur prolifique, il a publié de nombreux ouvrages chez Albin Michel (Paris), dont: Introduction aux « vrais philosophes ». Les Pères grecs, un continent oublié de la pensée occidentale (1998), L'assise et la marche (2011), L'Apocalypse de Jean (2011). Il a créé le site universel des pèlerins.

« Allons. Chapeau, capote, les deux poings dans les poches et sortons. En avant, route! » proclame Arthur Rimbaud. N'est-ce pas une manière de dire que tout être humain a, d'une certaine manière, des « semelles de vent » ?

Le poète nous renvoie à notre « essence pèlerine », à notre identité d'homo viator. L'être humain est un chemin, en chemin. Il n'est pas seulement un être, mais un devenir. Les textes sacrés de toutes les traditions et la Bible ne cessent de nous le rappeler. Lorsqu'on demanda à un vieux sage taoïste: « Qu'est-ce que le Tao ? », il répondit: « Va ! » C'est exactement ce que Yeshoua, Jésus, répète à celles et ceux qu'il rencontre et guérit. Dans la Genèse, YHWH dit à Abraham: « Quitte ton pays, ta parenté et va vers toi-même¹ ! »

Sans oublier les Béatitudes, dans la traduction dynamisante de Chouraqui : « En marche » les pauvres, les humbles, les doux, les affamés et assoiffés de justice ...

Jésus, dans l'Évangile, est Celui qui nous invite à nous redresser, à nous remettre en marche en nous re-liant à ce qu'il y a de meilleur en nous-mêmes, quels que soient les pesanteurs et les obstacles qui entravent le chemin. Naître, c'est entendre et faire résonner dans ses profondeurs l'appel du Vivant: « Lève-toi et marche! » Vivre, c'est – comme pour le personnage des Récits d'un pèlerin russe² accomplir cette marche et en découvrir le sens. Ce « va!

» ne consiste pas à aller quelque part, mais à entrer dans le mouvement même de la Vie qui se donne.

Ce voyage est toujours, d'une manière ou d'une autre, un retour d'exil, une marche vers la demeure - parfois oubliée, ignorée ou reniée - du Réel souverain. Il ne s'agit pas d'un voyage vers un ailleurs, un autre monde ou un outre-monde. Car le Réel souverain, qu'on peut appeler Dieu, n'est pas ailleurs que partout. Dieu est caché dans toutes les réalités d'ordre sensible, affectif, intelligible ou encore spirituel qui le manifestent et où il s'incarne. Il est inaccessible dans son essence, mais on peut le connaître dans ses énergies. Il est l'Être «qui était, qui est, qui vient », comme le dit le livre de l'Apocalypse. Il est le Souffle conscient qui jaillit de cet espace ineffable d'où naît l'inspir et où retourne l'expir, cet espace sans limites qu'il nous est donné parfois de goûter quand tout est silence en nous ...

Le Réel est un, mais les chemins pour le connaître sont multiples. Il y a des chemins de terre - promise ou non -, des chemins de mer semés de tempêtes et d'îles aux trésors incertains, des chemins du ciel avec des ascensions et des chutes, des chemins de feu où le voyageur est consumé sur place ou renaît de ses cendres ...

Figures archétypales du voyageur

Une multitude de chemins, mais aussi de manières de voyager. Vous distinguez entre le touriste, le randonneur et le pèlerin ... Le touriste, dites-vous, « marche vers quelque chose qui achève sa marche » ...

Marcher comme un touriste, c'est marcher sur l'écorce de la terre, dans l'extériorité. À vrai dire, le touriste ne «marche» pas sur la terre, il la court, la piétine, la consomme. Il ne prend pas le temps de la contempler. À peine arrivé quelque part, il demande: «Où serons-nous demain?» L'ego est aux commandes, lourd des mémoires et des masques auxquels il s'identifie. Le touriste est un chasseur à la recherche d'une proie, d'un objet à saisir. Il ne supporte pas de revenir bredouille de son voyage: les valises doivent être pleines de souvenirs, d'images, d'impressions sonores et colorées. Sinon, à quoi bon voyager? Il s'agit de «faire» telle ou telle contrée, de voir X monuments, de manger des kilomètres. Deux principes dominent: l'accumulation et la recherche de nouveautés, nécessaires pour réintensifier en permanence le plaisir qui a tendance à s'épuiser en se répétant. Au bout du compte, ni le corps ni l'âme ne reviennent changés. Car tout est conditionné: l'air, la pensée, la nourriture, la culture. En revanche, le tourisme transforme tout - paysages, sites, églises - en marchandise. Des lieux qui étaient de célébration et d'adoration deviennent des lieux payants et des musées.

Le randonneur, lui, « marche vers "le marcher" et le plaisir qu'il lui procure » ...

Il ne surfe pas sur l'écorce du monde, il entre dans la sève. L'important n'est pas de « faire » tel ou tel pays - sacré, exotique ou extraordinaire - ni de « se faire » photographe devant tel monument, mais de goûter la vie, d'éprouver la marche, de pénétrer dans le mouvement même de l'univers. Le randonneur ne cherche plus un objet - monument, paysage, corps tropical ou plat étranger - à consommer et à ramener. Il marche pour le plaisir de marcher, il voit pour le plaisir de voir, il rencontre l'autre pour le plaisir de la rencontre. L'expérience du voyage compte plus que la destination, le lieu et le contenu. Du coup, à un moment, un déconditionnement s'opère, une dimension contemplative émerge. Si le moteur du touriste est l'ego, celui du randonneur est le moi. Celui-ci commence à sortir de l'artifice et du faux pour éprouver son humanité dans un début de profondeur. Il quitte son milieu social pour découvrir d'autres valeurs, plus intimes. Il fait un premier pas vers lui-même, vers une identité plus personnelle, plus authentique.

Le pèlerin, quant à lui, marche vers le marcheur qu'il est et Celui qui marche en lui ...

Il ne marche pas vers un site particulier - sacré ou non - pour affirmer « j'y étais ». Il n'est pas non plus à la recherche d'une

émotion particulière. Non, il va sans cesse vers lui-même. Si le touriste marche sur l'écorce, le randonneur dans la sève, le pèlerin est dans le Souffle qui anime toute la création. Le Souffle est le mouvement même de la Vie qui se donne, qui informe la sève et nourrit l'écorce de l'arbre. Le moteur du pèlerin n'est pas l'ego ou le moi, mais le « Je suis », libéré de toutes les fausses identités et désencombré de toutes les valises - extérieures et intérieures - qui l'alourdissent. Sa destination est l'Être qui le fait être, devenir ce qu'il est et qui est plus grand et autre que lui-même.

Voyager comme un pèlerin, c'est entrer dans une peregrinatio perennis³. Celle-ci n'est pas la course épuisante et sans fin du touriste qui veut rentabiliser son voyage en sautant d'un objet extérieur de désir à un autre, mais la marche consciente d'un Sujet désirant. Il s'agit simplement de laisser être et devenir ce qui est, de s'ouvrir au Souffle qui fait battre notre cœur, de nous rendre présents à la Présence qui nous porte, parfois nous inspire et allège notre marche. Cette Présence nous comble et nous creuse à la fois: « C'est un mouvement et c'est un repos », affirme l'Évangile de Thomas⁴,

En même temps, dans son sens concret et spécifique, le pèlerinage obéit à des codes. Il suppose une destination, conduit à des lieux dits « saints » comme Compostelle, La Mecque, le mont Kailash, Rome, Jérusalem ...

Au sens strict et habituel du terme, le «pèlerinage» religieux est effectivement le voyage de croyants vers un lieu considéré comme saint ou sacré, pour y présenter leurs suppliques ou leurs offrandes, dans un contexte propice ou préparé à cette fin. Il s'accomplit souvent dans une communauté, où les pèlerins peuvent se reconnaître comme partageant une même foi ou une même dévotion. La visite du lieu saint ou la rencontre du maître sont précédées par des étapes; elles supposent des bénédictions, des rites de purification dont la marche participe.

Au Moyen Âge, par exemple, un pèlerinage était souvent prescrit en pénitence aux fidèles. Une pénitence, c'est le retour de ce qui est contraire à la nature vers ce qui lui est propre. Il s'agit donc vraiment - à travers la marche et le dépouillement qu'elle implique - d'un retour vers soi-même, vers l'Être que l'on a oublié. Là, on retrouve le sens profond, intérieur, du pèlerinage. Sa destination n'est pas un lieu extérieur précis, mais Dieu lui-même, qui habite dans le cœur de l'homme purifié. C'est autour de lui, de son axe en nous - symbolisé par la Ka'aba, le temple de Jérusalem ou la montagne d'Arunachala - que nous devons faire la circumambulation rituelle. Chaque tour est censé nous rapprocher du Centre ou de la Source.

Le touriste, le randonneur et le pèlerin représentent des figures archétypales du voyageur. J'ai l'impression que, dans réalité, ils se mélangent. Ne sommes-nous pas souvent un peu les trois? Nombre de pèlerinages sont devenus des affaires commerciales et beaucoup de soi-disant pèlerins sont plutôt des randonneurs, voire de simples touristes ...

Ce n'est pas pour rien que, parmi les animaux qui portent le nom de pèlerin, il existe des faucons, des requins et des criquets! Le fait de marcher vers un lieu saint ou sacré ne suffit pas à faire de nous des pèlerins. Car on peut être consommateur des choses de l'Esprit comme des biens de la terre. On peut être en quête d'extases et d'expériences fortes comme de produits de jouissance convoités. S'il convient de bien les distinguer, il ne faut pas opposer les différentes manières de voyager et de marcher. Elles sont effectivement des archétypes entre lesquels nous ne cessons pas de circuler. Mais que nous soyons touristes, randonneurs ou pèlerins, la même terre sainte est sous nos pas.

Être orienté et centré

Votre classification a la vertu de fournir des repères, de nous rappeler, comme l'écrivit Novalis, que «le chemin mystérieux va vers l'intérieur ». L'essence du voyage est la

quête de notre être profond. Cela suppose d'être orienté ...

On dit de saint Bernard qu'il avait le visage «tourné vers Jérusalem ». Il faut entendre ici non seulement la cité terrestre, mais la Jérusalem céleste. Car au-delà de l'orientation physique de la marche, l'essentiel est notre orientation intérieure. Une vie «orientée », c'est une vie qui n'a pas perdu le goût de son Orient et qui veille chaque jour à la naissance de son soleil intérieur. Le voyage, le pèlerinage ne prend son sens qu'à partir du moment où c'est cette lumière intérieure qui nous guide. C'est pourquoi tout voyageur a - comme les Rois mages besoin d'une étoile pour éclairer sa route. On touche là au sens ultime du chemin de Compostelle, qui est littéralement l'étoile (stella) qui jaillit du compost. Nous avons à découvrir l'étoile au cœur de notre être mortel, avec toutes les couches de mémoire, d'échec, de culpabilité, de souffrance qui y fermentent. Cette étoile est la boussole qui nous aide à garder le cap et ne pas perdre notre Orient.

Être orienté, c'est être centré ...

L'écrivaine voyageuse suisse Ella Maillart aimait citer cette phrase du philosophe américain Ralph Waldo Emerson: «Le héros est celui qui est immuablement centré.» Sans centre, notre vie n'a pas de sens. Elle finit par se disperser et se perdre dans la

multitude de nos élans et de nos désirs. La clé de la marche et du voyage - comme d'ailleurs de toute chose dans notre existence - est de demeurer centré, de garder une «assise». Cela signifie se tenir dans le cœur. Cela change tout, notre regard, notre façon d'être. C'est ce qui nous permet d'être là, entièrement, dans une présence à l'ici et maintenant qui est le lieu même de la paix: hésychia pour les Grecs, shalom pour les Juifs, shanti pour les Indiens ...

Une paix liée à une plénitude d'être, qui provient elle-même de l'ouverture au souffle de l'Esprit ...

Tous les grands voyageurs et marcheurs en font l'expérience: le chemin à la fois nous vide et nous remplit. Il nous vide de notre petit moi pour laisser la place à un autre moi qui, lavé et allégé par la route, peut alors se poser, se reposer. Quand on marche, on respire la poussière du chemin, qui se colle sur le visage, la peau, les vêtements... En même temps, au cœur de cette poussière, il nous arrive de découvrir la lumière. Soudain, le flux de nos pensées se tarit. On cesse de penser ce qui est pour être avec Celui qui est. On saisit alors que la marche a pour sens de connaître la béatitude de cet instant où le corps et la pensée, le vouloir et le désir entrent en repos. Nous découvrons par là même notre vraie identité: nous sommes fils et filles du Souffle, enfants de Celui qui inspire et expire à travers nous.

D'où l'importance de la prière dans la marche. L'invocation continuelle du nom de Jésus-Christ rythme le pas du pèlerin russe, se colle au mouvement de son souffle ...

La prière et la méditation sont des instruments précieux pour nous garder centrés et orientés. Car on peut marcher et voyager en étant complètement distrait, agréablement d'ailleurs, par toutes les merveilles du monde. La prière nous permet d'être reliés à la source de notre être et de toutes ces beautés. Je me souviens toujours de ce dialogue dans Zorba le Grec du grand écrivain grec Nfkos Kazantzakis : «Pourquoi as-tu les yeux fermés? Regarde comme c'est beau, grand, magnifique ... - Toi tu regardes les choses que Dieu a faites, et moi je regarde Celui qui les a créées.» La prière, c'est ce qui nous permet de voir les deux. Je regarde ce qui est et je bénis Celui qui fait être tout ce qui est. Je vois le visible et l'invisible. C'est exactement l'expérience du pèlerin russe. Quand il contemple le monde transfiguré, il perçoit les choses telles qu'elles sont: la lumière au tréfonds de la matière, l'Être au cœur des êtres, le Réel au centre des réalités, Dieu présent avec ses énergies.

À ce moment-là, nous ne consommons pas seulement le paysage que nous traversons. C'est le paysage qui nous traverse, dans une expérience d'unité ...

Il vient à nous, même si nous ne l'attendons pas. Mais encore faut-il l'accueillir, donc s'y ouvrir. C'est pour cela que le grand commandement adressé au pèlerin - comme à toute l'humanité -, c'est shema: écoute! Avec tes pieds, tes yeux, tout ton corps. Écoute et entends la Vie, la grande Vie qui marche vers toi et en toi. L'écoute est attention, abandon, confiance. Écouter, c'est s'établir dans un espace où tout ce qui est peut arriver sans que rien ne soit fixé ni retenu. À cet égard, l'abandon est encore plus important que l'attention. Car quand on fait trop attention à tout ce que l'on voit, on n'avance plus. Cela ne veut pas dire qu'il faille marcher sans attention. Au contraire, il faut garder les yeux grands ouverts, mais sans fixation. En marchant, notre être s'ouvre, les portes de la perception se nettoient. Le paysage vient à nous et nous y entrons. Nous devenons le paysage, car il s'est installé en nous. Nous ne sommes plus séparés de l'univers.

Cette expérience d'unité nous est donnée dans des moments de grâce, qui ne durent pas. Car très vite, le moulin du mental redémarre. L'ancrage durable de l'être dans la paix et la plénitude suppose une ascèse, du temps, une certaine lenteur ... C'est précisément le problème du touriste: il veut tout de suite, sans effort. Il prend des raccourcis, car il n'a pas de temps à perdre.

Combien de temps faut-il marcher avant que l'esprit se calme? Le temps, effectivement, est très important. Il faut du temps pour s'ouvrir, écouter l'Éternel, entrer dans l'au-delà du temps. Pour atteindre le sommet d'une montagne, on peut soit l'escalader à pied, soit prendre un téléphérique. Dans ce dernier cas, on arrive au sommet et on a un flash magnifique. Mais ce que l'on voit, en réalité, est très différent de ce que peut voir celui qui est monté pas à pas. Car la marche a nettoyé ses yeux, l'effort de l'ascension a approfondi son souffle, le temps a creusé en lui l'écoute et la vision.

Le voyage, en ce sens, est aussi un apprentissage de nos limites et de l'humilité. Nicolas Bouvier écrit: «Privé de son cadre habituel, dépouillé de ses habitudes comme d'un volumineux emballage, le voyageur se trouve ramené à de plus humbles proportions⁵.»

Humanité et humilité sont deux mots qui proviennent de la même racine: l'humus. Si le voyage bien compris est ultimement la voie d'accès au ciel qui est en nous, il est aussi l'apprentissage que nous sommes de la terre, dans tous les sens du mot. L'énergie du chemin nous vient de l'Esprit quand nous nous ouvrons à lui, mais aussi de la terre, notre terre-mère. Le voyage et la marche peuvent nous apprendre beaucoup sur nos limites. On vient de l'infini et on va

vers l'infini, mais en route on fait l'expérience de la finitude.

L'infini du Réel souverain ne peut pas se déployer sans l'humilité. C'est quand l'ego s'efface que tout, enfin, est là. L'ouverture de notre être à plus grand que lui est essentielle, et le voyage a justement pour sens de la susciter. Il s'agit de découvrir cet espace, l'« ouvert » que nous sommes. Pour y parvenir et demeurer dans cette ouverture, la voie la plus simple est d'admirer et d'aimer. L'amour est un trésor qui augmente à mesure qu'on le dépense. C'est le «second souffle» qui parfois nous est donné au cœur même de l'épuisement et qui nous permet d'atteindre le sommet de la montagne.

Ultreïa: toujours un pas de plus

Avoir une boussole n'empêche pas de se perdre. D'ailleurs, n'est-il pas parfois nécessaire de s'égarer un temps pour se trouver? La quête dont vous parlez ne suppose-t-elle pas de sortir des sentiers battus?

Il ne s'agit ni de suivre un itinéraire tracé d'avance ni d'être dans un état d'errance. L'itinéraire - dont les voyages organisés sont le symbole -, c'est le connu, le balisé, le programmé. Le sage taoïste Lao Tseu nous rappelle qu'on peut faire le tour de la terre sans avoir fait un seul pas en dehors de soi-même. Autrement dit, on peut promener partout avec soi le même regard, les mêmes projections, et ne rien voir. À suivre de trop près les indications des guides de

voyage comme des guides spirituels d'ailleurs! -, on risque de passer à côté d'un paysage, d'un trésor, d'une lumière qui nous étaient destinés ...

L'errance, c'est quand nous confondons le cœur boussole et le cœur girouette, toujours prêt à tourner dans tous les sens selon les pensées qui agitent le mental et les émotions qui chamboulent notre être. En ce sens, la voix intérieure que nous écoutons n'est pas toujours l'appel de l'Être qui vient de la profondeur et qui indique la bonne direction à prendre. Elle est aussi parfois l'écho des voix multiples, de la multitude des désirs qui nous assaillent et nous désorientent.

Un discernement est donc nécessaire. Mais, de nouveau, ne dramatisons pas! Car nous avons le droit à l'erreur. «Va où ton cœur te mène », dit le Qohelet. Or, aller où notre cœur nous mène est un risque qui peut nous conduire dans des impasses, sur des chemins qui ne conduisent nulle part. Mais en même temps, si nous faisons fausse route, si nous nous trompons de chemin, nous pouvons à chaque instant le reconnaître, revenir sur nos pas et retourner vers le «droit chemin ». Peut-être même faut-il faire l'expérience de l'erreur et de l'errance pour avancer. Peut-être faut-il tomber pour pouvoir se relever. La chute est un apprentissage, elle nous appelle au redressement. Le chemin n'est-il pas en permanence celui du retour à la Source, le passage du «moi»

perdu au «je suis» retrouvé? De fait, c'est ma conviction, on ne regrettera jamais d'avoir suivi la voix de son propre cœur, même si cette voie est douloureuse ou conduit dans un cul-de-sac.

Certains soulignent l'importance d'avoir un guide, une personne plus avancée sur la voie, qui a l'expérience de la haute montagne et de la jungle. En même temps, le risque existe que le guide - consciemment ou non - nous impose des chemins balisés, nous enferme dans des voies rebattues et qui ne sont pas les nôtres.

L'enseignement de la Bhagavad-Gîtâ est très clair: «Mieux vaut mourir dans sa propre loi que sous la loi d'autrui.» Autrement dit, mieux vaut suivre, même imparfaitement, sa propre voie et la voix qui parle de l'intérieur - au risque de se tromper - que d'écouter, même parfaitement, la voix d'un autre. Si la boussole nous dit autre chose que la pancarte -la loi extérieure -, il importe de la suivre, même si elle s'affole. Car alors on est un avec soi-même. On peut se tromper, mais on ne peut plus se mentir.

Le rôle du père ou du guide spirituel n'est pas de nous dire où nous devons aller, mais de nous aider à trouver notre boussole intérieure, donc à discerner qui parle à travers la multitude des voix qui résonnent en nous: l'Esprit saint ou la conscience de l'ego en-

combrée de projections et de fausses croyances? Sa mission est de nous apprendre à faire un pas de plus, à ne pas nous culpabiliser par rapport à nos erreurs et échecs, mais à les assumer pour les transformer et aller plus loin. Le guide extérieur n'a de sens qu'en tant qu'écho et accoucheur du maître intérieur. Une fois que ce dernier a été trouvé, le premier doit s'effacer. C'est le message de Jésus à ses disciples: il faut que je m'en aille, sinon le Paraclet (= Esprit saint) ne pourra pas venir.

Faire un pas de plus ...

C'est la grande parole des pèlerins de Compostelle: Ulteïa! Outre, toujours un pas de plus. C'est peut-être la meilleure définition de la spiritualité et du voyage: faire un pas de plus à partir du lieu où l'on est, que ce lieu soit physique, psychique, spirituel. Dans le voyage, on est par définition appelé à faire un pas de plus, à aller au-delà du connu. Sur tous les plans. Sensoriel: on va rencontrer d'autres cuisines, d'autres saveurs, d'autres odeurs. Psychologique: on sort de chez soi pour aller à la rencontre d'autres milieux, d'autres religions, d'autres systèmes de valeurs. On entre dans un temple hindou, et on découvre d'autres manières de célébrer l'Unique. Voyager, c'est traverser les frontières extérieures et intérieures, en particulier celles du moi avec son paquet de mémoires (génétiques, sociales, éducatives, religieuses) qui nous conditionnent et nous limitent. C'est apprendre à respirer dans d'autres «climats »,

au sens non seulement météorologique, mais aussi corporel, culturel, spirituel. C'est le sens de cette grande parole de Dieu à Abraham: «Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père ... » Pour aller de l'avant, celui qui marche et voyage doit quitter le connu, ce à quoi il est attaché et qui l'attache: tous les concepts, images, croyances, représentations qu'il trimballe comme autant de lourds bagages.

L'important dans ulteïa, c'est le toujours. Le voyage est sans fin ...

Le grand danger de notre existence, qui plus est de la vie spirituelle, c'est la fixation, la clôture dans l'accompli. C'est de s'arrêter ou de croire être arrivé, de s'identifier à une situation donnée et à ses symptômes. La vie alors se gèle, le fleuve ne suit plus son cours. Pour Grégoire de Nysse, l'être en chemin doit être comme Moïse. Il ne doit jamais s'arrêter à ce qui est déjà acquis, mais être toujours tendu vers ce qui est au-delà, dans un dépassement perpétuel, un mouvement qui va «de commencement en commencement, vers des commencements qui n'ont jamais de fin». Sur le chemin, chaque rencontre est la promesse d'une nouvelle rencontre, chaque accroissement de grâce est le point de départ pour des grâces nouvelles. Il s'agit d'aller toujours plus loin: de soi vers l'autre, de l'autre vers le Tout-Autre, du sensible vers l'intelligible, de l'intelligible vers l'Être, de l'Être vers l'Ouvert. C'est pourquoi il ne faut pas s'arrêter,

ni dans ce qui nous fascine ou nous aliène, ni dans la souffrance qui nous cloue au sol ou dans l'extase qui nous fait nous envoler.

Celui qui ne s'arrête jamais est, de fait, un «passant », lequel n'est finalement qu'un autre nom du pèlerin.

C'est la grande parole de l'Évangile de Thomas, qui résume pour moi la quintessence du marcheur et du voyageur: «Soyez passants! » Cela signifie plusieurs choses. D'abord, que nous ne sommes que de passage sur la terre, des éternels pèlerins appelés à marcher vers ce qui nous est encore étranger et inconnu, à faire l'expérience de l'altérité et de la différence dans la rencontre avec l'autre, à marcher vers nous-mêmes en découvrant l'étranger que nous sommes.

Ensuite, que tout passe. Cette vérité n'a rien de triste. Au contraire, elle nous enseigne à mieux goûter chaque instant, à ne pas nous détourner de la rose au moment où elle donne son parfum, mais à y être présents avec une attention et une intensité extrêmes. Le passant n'est pas l'indifférent. Il est celui qui voit les choses pour la première et la dernière fois.

Enfin, cela veut dire: «Sois pascal!» Être de passage sur terre, c'est l'occasion pour nous de faire le saut de la Pâque: entre le créé et l'incréé, le connu et l'inconnu, le matériel et le spirituel. Le pèlerin ne sait pas

toujours où il va, mais le chemin, lui, le sait. Il nous emmène au bout de nos limites, à ce point abyssal où un passage peut se produire, un saut vers un autre plan de conscience. Le «vieil homme» est épuisé et on le lâche, avec toutes ses programmations. Ce n'est plus nous qui marchons, c'est le Grand Marcheur qui passe en nous.

Je pense souvent à cette personne sur le chemin de Compostelle, qui avait perdu un enfant. Tout au long du pèlerinage, cet enfant était comme un boulet qui l'empêchait d'avancer. Et puis, un jour, elle a vécu un passage, une pâque, où ce boulet qui la tirait en arrière est devenu comme une étoile qui la tirait en avant. Soudain, elle me dit: «Mon enfant n'est plus derrière moi, il est devant moi, il me précède, guide mes pas et me conduit vers des terres inconnues.» C'est le voyage qui fait cela. La présence de l'Être qui nous habite sait. Il s'agit simplement d'être attentif à sa présence et de s'abandonner à son action.

¹ Ultraïa vient du latin ultra (au-delà) et eia, interjection évoquant un déplacement. Cette expression médiévale sert de salut entre les pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Elle signifie littéralement « aller plus loin et plus haut», elle constitue un appel au dépassement physique et spirituel.

[1](#) Voir Gn 12, 1.

[2](#) Classique de la littérature orthodoxe publié pour la première fois vers 1870, *Récits d'un pèlerin russe* (Paris, Seuil, coll. «Points Sagesses», n° 14, 1988) racontent les pérégrinations en Russie d'un paysan qui s'initie à la tradition contemplative de la prière de Jésus ou prière du cœur.

[3](#) Littéralement pérégrination ou voyage de longue durée.

[4](#) Traduit et commenté par Jean-Yves Leloup, *L'Évangile selon Thomas* (Paris, Albin Michel, 1986) fut découvert en 1945 aux environs de Nag Hammadi (Haute-Égypte). Il est constitué d'une collection de cent quatorze logia ou «paroles» nues attribuées à Jésus. Il fait partie de la littérature chrétienne apocryphe.

[5](#) Nicolas Bouvier, «L'Usage du monde», in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 2004, p. 133.



SUIVRE L'EXEMPLE DE LA CROIX

Que dire pour nous aujourd'hui de la Croix de Jésus-Christ? Je trouve à ce sujet des pages fort inspirantes à méditer dans les écrits de Hans Küng.

À lire, par exemple :
Hans Küng,
Jésus, Éditions du Seuil, 2014,
pages 264 à 267.
Guy Demers, Montréal, avril 2014.

La croix bien comprise. Suivre l'exemple de la Croix signifie porter non pas la croix de Jésus, mais sa propre croix, aller son propre chemin, en assumant les risques de sa propre situation et l'incertitude de l'avenir. Nombreux sont les crucifiés : non seulement les révolutionnaires qui ont échoué, les prisonniers, les condamnés à mort ; non seulement les malades incurables, les ratés complets, les dégoûtés de la vie, les désespérés d'eux-mêmes et du monde. Nombreux sont les crucifiés, les gens rongés de soucis et harcelés par les autres, écrasés sous les obligations et minés par la lassitude, opprésés par l'angoisse, tourmentés par la haine, oubliés de leurs amis, ignorés des médias... Oui, tout homme n'est-il pas suspendu sur sa propre croix ?

Souvent, le silence est seul décent en présence de l'indicible souffrance. Les réponses restent au fond de la gorge, on est incapable d'articuler des mots de réconfort : chacun a pu en faire l'expérience dans sa propre vie face à la maladie et à la mort, face aux questions posées sur l'origine et le sens. Pourtant, c'est l'expérience même de ces situations humaines extrêmes qui oblige à parler, à prononcer les mots qui éclairent, réconfortent, aident à assumer. Le travail de deuil engendre la détresse et, au-delà de l'aide matérielle et psychologique, ce deuil est, de façon essentielle, structuré comme un langage. Au regard de la croix du Christ, le chrétien n'est pas muet, sans ré-

ponses ;encore faut-il mettre en garde, sur ce sujet précisément, contre les formules toutes faites. Le chrétien n'est pas réduit au silence quand il laisse parler le Crucifié. Qu'a-t-il à dire ? Dans quelle mesure peut-il apporter une aide?

1. *Ne pas rechercher la souffrance, mais la supporter.* Jésus n'a pas cherché la souffrance, elle lui a été imposée. Quiconque recherche directement ou même s'inflige à lui-même, de façon masochiste, la douleur et la souffrance, n'est pas dans la ligne de la croix de Jésus. La douleur est et reste douleur, la souffrance est et reste souffrance : on n'a pas à leur donner une autre interprétation, encore moins à trouver en elles un plaisir masochiste. La souffrance et la douleur sont et restent des agressions contre l'homme. Que celui qui veut marcher à la suite de Jésus prenne non pas la croix de Jésus, ni n'importe quelle croix, mais sa croix propre, et le suive. Ce n'est pas chercher des souffrances extraordinaires dans une ascèse de moine ou dans l'héroïsme des romantiques qui est chrétien. C'est supporter la souffrance *ordinaire*, normale, quotidienne et, pour cette raison justement, très pénible : cette endurance répétée est souvent plus difficile qu'un acte d'héroïsme, mais c'est la tâche de celui qui croit au Crucifié. C'est la *croix quotidienne* ! Que cette attitude paraisse peu édifiante, peu évidente, on en conviendra sans peine lorsqu'on sait d'expérience combien, dans sa vie familiale ou profes-

sionnelle, l'homme s'efforce d'échapper à sa propre croix, à ses obligations, à ses responsabilités, à ses sujétions et à ses engagements de tous les jours, combien il s'efforce d'écarter, de repousser sa croix. C'est pourquoi la croix de Jésus devient le critère d'une connaissance et d'une action capables de se critiquer elles-mêmes.

2. *Non seulement supporter la souffrance, mais la combattre.* L'Impassibilité stoïque, qui propose comme idéal de supporter avec le maximum d'insensibilité ses propres expériences douloureuses et de se détourner superbement de la souffrance d'autrui sans en être intérieurement atteint, n'est pas non plus dans la ligne de la croix du Christ. Jésus n'a pas réprimé la réaction douloureuse que suscitaient chez lui aussi bien sa propre souffrance que celle d'autrui. De façon significative, il s'est attaqué aux puissances du mal, de la maladie et de la mort dans ce monde chargé de misères. Le message de Jésus culmine dans l'amour du prochain, inoubliablement inscrit dans la parabole du bon Samaritain, et dans le critère du jugement dernier : l'intervention en faveur de ceux qui ont faim ou soif, qui sont nus, en faveur des étrangers, des malades et des prisonniers. C'est pour cette raison que, dès le départ, la jeune communauté des croyants a reconnu comme sa tâche particulière la sollicitude active en faveur de ceux qui souffrent. Jamais le chrétien ne cherchera dans sa foi des arguments pour se dispenser de participer activement aux

efforts à entreprendre au sein de la société et pour chercher la consolation dans un au-delà, au lieu de changer la réalité sociale présente. La foi en Dieu, la prière, qui seront toujours le fondement de son activité, ne devront jamais être le refuge d'un chrétien défaitiste, résigné face à la souffrance ou ne rêvant que du ciel. La lucidité et le réalisme s'imposent dans l'appréciation des possibilités toujours limitées qui demeurent, sur le plan personnel et sur le plan social, pour modifier les conditions existantes ; ainsi, dans le combat contre la souffrance, le chrétien se gardera d'un pragmatisme insensible aux urgences autant que d'un activisme plein d'illusions.

3. *Non seulement combattre la souffrance, mais l'assumer.* À partir de la croix de Jésus-Christ, la possibilité est offerte à l'homme, non seulement de dissiper et d'éliminer la souffrance et ses causes de façon ponctuelle, mais également de la transformer et de l'assumer positivement. Même celui qui s'engage sur la voie de Jésus et porte sereinement sa propre croix dans la vie quotidienne ne peut vaincre et éliminer purement et simplement la souffrance. Mais, dans la foi, il peut l'endurer et la maîtriser. Jamais il ne sera vraiment écrasé par la souffrance, jamais elle ne le submergera jusqu'au désespoir. Si, dans l'extrême souffrance de l'abandon par Dieu et les hommes, Jésus n'a pas sombré, celui qui s'attache à lui dans sa foi confiante ne sombrera pas non plus. Car dans la foi lui

est donnée l'espérance que la souffrance n'est pas la réalité définitive, la réalité ultime. Pour lui aussi, la réalité ultime est une vie sans souffrance, que de fait ni lui-même ni la société humaine ne réaliseront jamais, mais qu'il peut attendre de l'accomplissement d'un mystérieux tout Autre, de son Dieu : toute souffrance sera définitivement supprimée dans la vie éternelle.

L'existence de l'homme, en quelque système économique et social que ce soit, est une existence « crucifiée », c'est-à-dire un événement déterminé par la Croix, en d'autres termes par la douleur, l'inquiétude, la souffrance et la mort. Mais c'est seulement de la croix de Jésus que l'existence crucifiée de l'homme acquiert un sens. Suivre le Christ est toujours, tantôt dans le secret, tantôt publiquement, un cheminement sous la croix. L'homme s'engagera-t-il dans cette voie ? Alors, sous sa croix, il sera plus proche que jamais de Jésus crucifié, son Seigneur. Alors, par sa propre passion, il est introduit dans la passion de Jésus. Et c'est précisément par là qu'il peut atteindre une suprême et souveraine maîtrise dans toute souffrance. Car aucune croix au monde ne peut réfuter *l'offre de sens* annoncée par la croix du Ressuscité : même la souffrance, même la plus terrible menace, l'absurdité, l'inanité, la déréliction, la solitude et le vide, un Dieu solidaire de l'homme les a embrassés, ouvrant au croyant une voie qui certes *ne passe pas à côté de la souffrance, mais la traverse*. De la

sorte, grâce à une sérénité active vis-à-vis de la souffrance, on sera préparé à la lutte contre elle et contre ses causes, dans la vie de chacun comme dans celle de la société humaine.



PARABOLE DES CINQ CLOCHES

*Pierre-Gervais Majeau
ptre-curé,
diocèse de Joliette, QC.*

Il était une fois une auberge appelée L'Étoile d'argent. L'aubergiste ne parvenait pas à boucler son budget, encore qu'il fit tout son possible pour attirer des clients en rendant l'auberge confortable, le service cordial et les prix raisonnables. Aussi, en désespoir de cause, il alla consulter un sage. Après avoir écouté le récit de ses malheurs, le sage dit : « C'est très simple. Vous devez changer le nom de votre auberge. »

-Impossible! Dit l'aubergiste : elle s'est appelée L'Étoile d'argent depuis des générations et elle est très bien connue à travers tout le pays.

-Non! Répondit fermement le sage : vous devez l'appeler Les Cinq Cloches et disposer une rangée de six cloches pendues à l'entrée.

-Six cloches? Mais c'est absurde. Qu'est-ce que ça apporterait de bon?

-Essayez-le et vous verrez », dit le sage avec un sourire en coin.

Alors l'aubergiste fit l'essai. Et voici ce qu'il vit. Tous les voyageurs qui passaient devant l'auberge entraient pour signaler l'erreur, chacun pensant qu'aucun autre ne l'avait remarquée. Une fois à l'intérieur, les voyageurs étaient impressionnés par la cordialité du service et s'attardaient afin de se rafraîchir, assurant par là l'aubergiste le succès qu'il avait cherché si longtemps. C'est bien connu que peu de choses réjouissent plus l'égo que de corriger les erreurs des autres. (Une histoire d'humour d'Anthony de Mello) Par les temps qui courent, les écoles, les musées, les églises, les bibliothèques, les centres sportifs... devraient porter l'enseigne AUX CINQ CLOCHES. Maintenant il devient de plus en plus courant de remarquer comment notre monde change en cette ère des médias sociaux. Ce monde désormais ne sera plus jamais celui qu'on a connu. Nous sommes entrés dans l'ère du réseautage tout en échappant au communautarisme. Alors, dans ce monde actuel, comment cultiver l'intérêt des gens pour la culture, la philosophie, la spiritualité, la politique...?

Toutes les églises devraient afficher une enseigne AUX CINQ CLOCHES tout en prenant bien soin d'en suspendre six! En entrant pour signaler l'erreur, des gens entreraient dans l'église et découvriraient alors comment les communautés chrétiennes trouveraient difficile de répondre aux besoins spirituels des passants tant ces communautés se sont appauvries en ressources et en audace apostolique. Nous vivons en Église une immense tragédie devant le drame de nos pauvretés et aussi une immense chance de lancer une nouvelle évangélisation qui ferait la promotion non pas d'un système religieux serré et pointilleux, mais plutôt la promotion de l'esprit évangélique.

Dans un tel contexte, les paroles d'Isaïe prennent tout un sens inédit : « Soyez pleins d'allégresse vous qui portez le deuil. Ainsi vous serez nourris et rassasiés du lait de ses consolations, et vous puiserez avec délices à l'abondance de sa gloire. Vous serez comme des nourrissons que l'on porte sur son bras, que l'on caresse sur ses genoux. De même qu'une mère console son enfant, moi-même je vous consolerais. » (Is 66, 11-12) Cette Église sclérosée et vieillissante est invitée aux noces nouvelles. Des cuves contenant les eaux tièdes, stagnantes et usées d'une Église fatiguée, le Seigneur veut faire jaillir le vin de la nouvelle alliance, le vin des noces éternelles. Nous vivons maintenant l'aventure de Cana. Nous connaissons une Église Aux Cinq Cloches, une

Église plus portée à annoncer un Royaume de vie insoupçonnée qu'à prononcer des condamnations et des exclusions. « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des préceptes humains. » (Mc 7, 6-7) Par la suite, Marc met dans la bouche de Jésus cette parole qui annonce une immense révolution spirituelle : « Rien de ce qui est extérieur à l'homme et qui pénètre en lui ne peut le rendre impur. Mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur. » (Mc 7, 14-15) Par cette parole, Jésus renonce à tout système religieux qui contraint et exclut. Il y a dans cette parole toute une possible aventure spirituelle propre au Royaume proposé par les Béatitudes.

Il ne s'agit pas seulement de poser cette nouvelle enseigne ÉGLISE AUX CINQ CLOCHES pour faire en sorte que l'humanité de ce siècle nouveau soit imprégnée de cet esprit évangélique et qu'elle s'abreuve aux cuves débordantes du vin des noces éternelles mais encore faut-il que cette Église rayonne de la lumière qui l'habite.



LA LEÇON DU PAPILLON

Auteur inconnu

Un jour apparut un petit trou dans un cocon...

Un homme qui passait là par hasard, s'arrêta de longues heures pour observer le papillon qui s'efforçait de sortir par ce petit trou. Après un long moment, ce fut comme si le papillon avait abandonné et le trou demeurait toujours aussi petit. Le papillon avait fait tout ce qu'il avait pu et il ne pouvait plus rien faire d'autre. L'homme décida d'aider le papillon. Avec un canif, il ouvrit le cocon et libéra le papillon. Celui-ci sortit aussitôt, mais son corps était maigre et engourdi et ses ailes peu développées bougeaient à peine. L'homme continua à observer, pensant que les ailes du papillon s'ouvriraient et seraient capables de supporter le corps du papillon afin qu'il prenne son envol.

Il n'en fut rien !

Le papillon passa le reste de son existence à se traîner à terre avec son corps maigre et ses ailes rachitiques. Jamais il ne put vo-

ler ! Ce que l'homme, avec son geste de générosité, n'avait pas compris, c'est que le passage par le trou étroit du cocon, est l'effort pour que le papillon puisse transmettre la force de son corps vers ses ailes afin de pouvoir voler. C'est le moule à travers duquel la vie le fait passer pour grandir et se développer. Parfois, l'effort est exactement ce dont nous avons besoin dans notre vie. Si on nous permettait de vivre notre vie sans rencontrer d'obstacles, nous serions limités. Nous ne serions pas aussi forts. Nous ne pourrions jamais voler !

J'ai demandé la force et la Vie m'a donné des difficultés pour me renforcer. J'ai demandé la sagesse et la Vie m'a donné des problèmes à résoudre. J'ai demandé la prospérité et la Vie m'a donné un cerveau et des muscles pour travailler. J'ai demandé à pouvoir voler et la Vie m'a donné des obstacles à surmonter. J'ai demandé l'amour et la Vie m'a donné la possibilité d'aider les autres. J'ai demandé des faveurs et la Vie m'a donné des potentialités. Je n'ai rien reçu de tout ce que j'avais demandé mais j'ai reçu tout ce dont j'avais besoin. Vis ta Vie sans peur, affronte tous les obstacles et vois que tu peux les surmonter!



SECTION 4

LETTRE À MES FRÈRES
ÉVÊQUES

Dominique Boisvert

Montréal, le 10 mars 2014

Chers frères évêques du Québec,

Il y a un an, le cardinal Jorge Mario Bergoglio, de Buenos Aires, était élu pape et, à la surprise générale, il choisissait de devenir François, évêque de Rome. Cette élection était certes importante à l'interne, pour les familiers de l'Église Institution. Mais bien peu de gens de l'extérieur n'en attendaient grand-chose. Après tout, c'est ce qui s'était passé quand Benoît XVI avait remplacé Jean-Paul II. Et pourtant, en moins d'un an, le pape François a fait plus pour rejoindre « le monde » extérieur à l'Église que tous ses prédécesseurs en un demi-siècle! Pour retrouver semblable curiosité ou intérêt à l'égard de l'Église, il faut remonter à Jean XXIII et au Concile Vatican II. Car même la grande popularité de Jean-Paul II, voyageur planétaire, ne se situait pas du tout au même niveau, ni ne traversait autant les frontières de l'Église.

Si je vous écris à l'occasion de ce premier anniversaire, ce n'est pas pour faire l'éloge du pape François : il n'en a pas besoin. C'est plutôt pour m'inquiéter de votre consternante discrétion depuis un an.

Pendant des années, bien des catholiques québécois, des ex-catholiques ou chrétiens distants, ou même simplement des personnes de bonne volonté se désolaient de voir notre Église et ses représentants officiels si timides, silencieux, absents de la plupart des débats publics ou des enjeux sociaux. Alors que nos évêques québécois de la génération des Proulx, Hubert, Valois, Lebel, Drainville, etc. nous avaient habitués à une certaine audace et à une parole claire, y compris à Rome, nos évêques actuels semblaient être devenus timorés, prudents, obéissants à une sorte de « remise au pas » des conférences épiscopales nationales entreprise par le Vatican. Depuis la nomination de Mgr Marc Ouellet à Québec pour remplacer Mgr Maurice Couture (seul archevêque de Québec depuis 1870 et seul Primat de l'Église canadienne à ne pas avoir été nommé cardinal!), il était devenu clair que Rome favorisait plutôt la nomination de « bons soldats » chargés d'assurer dans leur diocèse la fidélité à l'orthodoxie

déterminée par la Curie : une Église pyramidale dont la cohésion s'imposait du haut vers le bas.

Et quand on s'attristait, par exemple, de voir un certain nombre des résolutions clés du Synode de Montréal ne pas être vigoureusement transmises et défendues à Rome par notre archevêque, on était porté à excuser celui-ci en se disant qu'il n'en était pas le seul responsable puisque le Vatican ne favorisait aucune liberté d'expression et ne tolérait aucune dissidence.

Mais aujourd'hui, en 2014, aucune de ces excuses n'est encore valable! Le pape François n'a pas cessé, depuis le jour de son élection, d'innover lui-même et d'inviter ses frères dans l'épiscopat à sortir de leur cathédrale pour aller sur les places, à se rapprocher des pauvres et des exclus, à « sentir leur troupeau », à parler davantage de miséricorde que d'obligations. Il veut manifestement avoir l'heure juste, invitant les conférences épiscopales à recueillir largement l'opinion des fidèles sur des questions claires touchant le mariage, la famille et la sexualité en vue du Synode extraordinaire de l'automne. Ses homélies matinales à Santa Marta, partagées de façon familière, ont plus de résonance que bien des encycliques du passé. Bref, il a ouvert les portes et les fenêtres, et nous a invités à circuler au grand air.

Chers frères évêques, vivons-nous dans la même Église? Avez-vous vu et entendu la même chose que moi (et que des millions d'humains partout sur la planète, dont la majorité ne sont même pas proches de l'Église)? Vous êtes-vous sentis interpellés à « la liberté des enfants de Dieu », à l'audace des renouveaux, à la créativité que rendent possible la confiance et l'humilité? Qu'attendez-vous pour sortir des églises sur l'agora, pour aller à la rencontre des petits et des mal pris, à la recherche des « brebis perdues », la joie de l'Évangile à la bouche et l'amour infiniment miséricordieux en bandoulière?

Le peuple du Québec, chrétien mais surtout non chrétien, n'en attend pas moins de vous. La Bonne Nouvelle, ensevelie depuis trop longtemps avec les souvenirs lointains d'une époque de chrétienté, n'attend que d'être dépoussiérée et annoncée à un monde en manque de repères. À la condition d'être portée par des gestes simples, vrais et parlants, autant sinon plus que par des paroles, à la manière de François lui-même. Vous vous sentiez jusqu'ici bâillonnés, ou tout simplement intimidés par Rome? L'ère de l'Inquisition, du Saint Office ou même de la Curie romaine est révolue! Au contraire, François vous invite à la parole, à l'initiative, à la franchise trop longtemps découragée dans notre Église.

Vous aviez une occasion en or d'agir en ce sens avec le questionnaire préparatoire au prochain Synode sur la famille. Pourtant, l'épiscopat québécois n'a presque rien fait (par comparaison avec les évêques britanniques, allemands, suisses ou français, par exemple) pour susciter et faciliter la prise de parole par « le peuple de Dieu ». Les résultats de cette consultation, qui concernent avant tout les hommes et les femmes qu'ils sont censés refléter, n'ont d'ailleurs malheureusement pas été rendus publics ici, contrairement aux choix de d'autres épiscopats qui ont pris au sérieux l'appel de François à une large consultation des fidèles.

La récente nomination de l'un des vôtres, l'archevêque de Québec, au collège des cardinaux a certes eu de quoi réjouir les chrétiens québécois. Mais une telle reconnaissance de l'Église québécoise devait-elle être soulignée par des festivités de plusieurs dizaines de milliers de dollars (quelqu'en soit le degré d'autofinancement)? À lire l'exhortation de François aux nouveaux cardinaux, la question mérite certainement d'être posée. Et on pourrait multiplier ainsi les exemples d'occasions manquées par notre Église depuis un an.

Au fond, cet anniversaire de l'élection du pape François est l'occasion, pour chacun de nous, de nous demander si nous avons

vraiment pris au sérieux son appel à la liberté, à la pauvreté et à la miséricorde. Et vous, chers frères évêques, quand vous rencontrerons-nous sur la place, au cœur du monde?

Dominique Boisvert
Montréal



PROJET DE LOI 52 ET MGR LÉPINE

FAN de Montréal

Montréal, le 8 mars 2014

Monsieur Lépine,

Dans Le Devoir du 10 février dernier, à la page A-2, vous avez publié un encart "publicitaire" probablement assez coûteux dont le titre était: "une question de vie ou de mort: un appel à la conscience". Assertion des plus surprenantes puisque vous affirmez que ce projet de loi 52 donnerait "à nos médecins le pouvoir de tuer des patients vulnérables dans certaines circonstances".

Or, selon la définition tirée du dictionnaire LE PETIT ROBERT, tuer signifie "faire mourir de mort violente sans le consentement de

la personne", ce qui semble ne corresponde en rien à la définition de l'euthanasie dans le même dictionnaire: "mort douce et sans souffrance". Il ne s'agit donc pas, comme vous semblez le laissez entendre, d'un assassinat pur et dur mais bien plutôt d'un acte de totale compassion pour un malade en phase terminale qu'aucune médication palliative n'a pu soulager de ses souffrances insoutenables.

De plus, vous omettez dans votre publicité inexacte toutes les conditions préalables à l'accès à l'euthanasie, soit le consentement lucide et éclairé du malade lui-même, l'approbation du corps médical et l'assentiment de la famille immédiate qui sont des exigences primordiales pour avoir recours à l'euthanasie.

Enfin, faisant appel vous-même à la conscience des individus dans votre texte, vous devriez être cohérent avec votre propos et la respecter dans cette décision ultime et personnelle du malade qui ne demande pas plus que d'abrèger ses insupportables souffrances. En publiant un tel message, vous induisez en erreur les citoyen(ne)s et ne portez pas haut et fort le message évangélique de compassion et de respect pour la conscience des personnes en détresse. Au nom des membres du Forum André-Naud de votre diocèse, je vous invite à imiter notre bon évêque de Rome,

François, en "ne jugeant personne" et en remettant entre les mains des malades la liberté de choisir leur fin de vie selon le cheminement éclairé de leur conscience.

Respectueusement vôtre,

André Gadbois
pour tous les membres du
Forum André-Naud de Montréal
réunis le 24 février 2014.



**DE ROME JUSQU'À
CHEZ NOUS**

**FAN de
Trois-Rivières/Nicolet**

Le pape François est en train de communiquer à l'Église un puissant souffle de printemps. Nous le suivons par les médias : quand le suivrons-nous aussi dans nos attitudes et par nos pas? Car il faut admettre que souvent, nous sommes meilleurs spectateurs que marcheurs...

À l'occasion du premier anniversaire de son élection, nous voulons rappeler quelques-unes de ses paroles percutantes et les par-

tager dans nos milieux d'Église, et même avec monsieur et madame tout l'monde, intrigués ou fascinés par ce qu'ils entendent dire. Ensemble, voir **quels questionnements ses affirmations nous posent et quelles actions concrètes entreprendre** afin de provoquer ou faire progresser de réels changements chez nous aussi.

Le pape François nous pousse à aller dehors, à sortir. Lui-même sort :

« *Le pape François s'invite chez nous* ».

Tel est le titre de la **vidéo de 18 minutes** qui montre son visage et son message à travers une présentation vibrante en photos, textes et prises vidéo. Elle est réalisée par le Forum André-Naud de Nicolet-Trois-Rivières; le montage est de Marcel Francoeur, prêtre du diocèse de Trois-Rivières.

Un guide d'animation est fourni avec le DVD, où sont reproduites toutes les citations et où figurent des pistes de réflexions sur chacun des huit thèmes abordés. Un **excellent outil d'évangélisation** en petits groupes, ou en large assemblée, avec possibilité d'échange en ateliers. Une occasion en or de *donner la parole* aux gens de la base, comme le souhaitent présentement les autorités de nos diocèses ou chapitres religieux.

On peut se procurer cet outil
au coût de 9.95\$
(plus taxe et frais de poste s'il y a lieu)
en s'adressant à
La Librairie mariale,
Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap
626 Notre-Dame Est,
Trois-Rivières, QC G8T 4G9
819-374-2441 librairie@ndc-cap.com

Veuillez me faire parvenir...

ex. du DVD «*Le pape François s'invite chez nous*»

Mon nom :

Mon adresse :

Téléphone :

Courriel :

Coût : \$ 11.50 (taxe comprise)

par exemplaire \$.....

Plus frais de poste

(2\$ pour 1 ex., 4\$ pour 2 ex. et plus) \$.....

Chèque au montant total de : \$.....



LETTRE AUX TRAVAILLEURS/ TRAVAILLEUSES À L'OCCASION DU PREMIER MAI

*Le Parvis de Québec
et le RFAN*

Comment peut-on accepter, dans une société qui se veut équitable, que les grands écarts entre les salaires des travailleurs et ceux des grands patrons - et de leurs banquiers - demeurent toujours aussi démesurément élevés! Voilà une question que des groupes de chrétiens engagés socialement ne cessent de se poser à l'approche du 1^{er} mai, Fête internationale des travailleurs et travailleuses.

Selon le Centre canadien de politiques alternatives, chacun des 100 patrons dont les revenus sont les plus élevés gagnerait autant en une journée et demie de travail que leurs employés durant une année complète. Accepter pareille situation est un non-sens! En 14 ans, soit de 1998 à 2012, les grands patrons dont les entreprises sont cotées en bourse ont vu leurs revenus augmenter de 73 % alors que ceux de leurs employés stagnaient à un niveau à peine plus élevé que l'inflation. Le salaire horaire

des travailleurs a même enregistré la plus faible augmentation de la décennie en 2012, soit 1,5 %, indique l'Institut québécois de la statistique. Quant aux banques, leurs PDG se classent parmi les mieux payés en Amérique. Ceux des cinq plus grandes banques canadiennes gagnent d'ailleurs plus de 10 millions \$ par année, les banques ne cessant d'enregistrer des profits exorbitants.

Les signataires de cette lettre dénoncent ce discours dominant chez nombre de chefs d'entreprises voulant que leurs employés gagnent toujours trop cher alors que leur charge de travail – comme leur productivité d'ailleurs – ne cesse d'augmenter. L'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) observe d'ailleurs que la productivité par heure travaillée a augmenté de 32 % au Québec en 30 ans alors que les revenus de travail n'ont augmenté que de 15 %. Si l'écart était comblé, l'IRIS estime que le salaire horaire augmenterait de 3 \$... soit 6000 \$ par année!

Mais c'est la situation des employés à statut précaire qui est la plus inquiétante. C'est particulièrement le lot des jeunes, des femmes et des travailleurs plus âgés. En travaillant au salaire minimum dans des entreprises de commerce au détail, ils ne réussissent pas à sortir de la pauvreté même avec une semaine de 40h. Nombreux sont ceux qui sont contraints de fréquenter des banques alimentaires. C'est particulièrement

le cas des travailleurs à temps partiel. Il s'agit d'une précarisation des emplois qu'il faut dénoncer, car elle ne permet pas une vie familiale décente.

Les signataires s'inquiètent également d'une tendance de la part de nombre d'employeurs – même d'ordre public - à vouloir leur imposer les conditions de travail et de fonds de pension plutôt que de les négocier de bonne foi. Ils en appellent donc à la responsabilité sociale des employeurs et à leur conscience pour qu'ils traitent leurs employés avec les mêmes égards dont bénéficient leurs cadres supérieurs. Faut-il rappeler que le mieux-vivre ensemble exige de refuser, au nom de la solidarité et de l'équité, d'être le décideur ultime de situations désastreuses pour la paix sociale.

Comme humains responsables, comme chrétiens et chrétiennes, individuellement et collectivement, nous sommes tous concernés par la pauvreté de nos frères et soeurs et par l'exploitation de leur force de travail. La fête du premier mai est l'occasion pour nous de lancer un cri d'alarme et de nous inviter tous à un sursaut de conscience, qu'on soit chefs d'entreprises, banquiers ou consommateurs: il faut cesser d'être les auteurs, directs ou indirects des grands déséquilibres sociaux qui créent la pauvreté et non la solidarité.

Signataires : Des chrétiens et chrétiennes du Parvis de Québec et du Réseau des Forums André-Naud (incluant les forums de Gatineau, de Joliette, de Montréal, de St-Jean-Longueuil et de Trois-Rivières-Nicolet).

www.parvisquebec.com
www.blog.parvisquebec.com
www.forum-andre-naud.org



FICHE D'INSCRIPTION POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

MEMBRE :

Tout baptisé, toute baptisée, engagé(e) dans les activités de l'Église.

1^{re} adhésion = 50 \$ ~ Cotisation régulière = 25 \$

SYMPATHISANT / SYMPATHISANTE :

Soutien ; bulletin inclus = 50 \$

ABONNÉ / ABONNÉE À L'INFORMATION :

Bulletin seulement = 25 \$

NOM : _____ PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____

TÉLÉPHONE : _____

COURRIEL : _____

FONCTION : _____

LIEU (paroisse, institution) : _____

Indiquez votre choix:

Membre : Sympathisant/Sympathisante : Abonné/Abonnée :

Signature : _____

Date de l'inscription : _____

Chèque au nom du :
RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD
380, rue Bon-Air
Laval (Québec) H7B 1B5

CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES

Les membres contribuent par un montant de *50 \$ la première année* et *25 \$ (ou plus si désiré) les années subséquentes*.

"L'année du RFAN va du 1er octobre au 30 septembre de l'année suivante. La contribution doit être versée entre ces deux dates. Aux membres elle donne accès au Bulletin et à l'assemblée générale; aux sympathisant(e)s et abonné(e)s elle donne accès aux 4 Bulletins situés entre ces dates. Le MEMBRE qui paie son renouvellement d'adhésion à l'assemblée générale le refait à l'assemblée générale suivante. Celui qui n'a pu être présent à l'assemblée générale peut renouveler son adhésion entre ces deux dates."

La contribution financière n'est pas un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

Les sympathisant(e)s

Il leur est demandé une contribution financière de *50 \$ par année*. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut l'AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du forum, est l'achat d'un produit. Le coût de *25 \$ pour les publications d'une année*, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera quatre publications par année).

RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

*André Gadbois
Denis Normandeau*

RESPONSABLE DE LA PUBLICATION ET MISE EN PAGE

Joël Lamantia

PHOTOCOPIE

Documax, Laval

SECRETARIAT

Adresse de courriel : forum.andre.naud@sympatico.ca

*Adresse postale : 380 rue Bon-Air
Laval (Québec) H7B 1B5*

Site internet : <http://forum-andre-naud.org>